

In Situ... comme si vous y étiez !

La résidence In Situ de Cécile Ladjali et Marco Castilla
au collège Albert Camus de Rosny-sous-Bois,
chroniquée par Angèle Prunenec
pour l'association Bibliothèques en Seine-Saint-Denis

suivi de :

Les résidences artistiques en Seine-Saint-Denis, tout un feuillet ! (volets n°5, 15 & 22)

de Bahar Makooi

RÉSIDENCE IN SITU DE CÉCILE LADJALI ET MARCO CASTILLA AU COLLÈGE ALBERT CAMUS DE ROSNY-SOUS-BOIS

Depuis sa fondation, l'Association Bibliothèques en Seine-Saint-Denis a pour volonté de favoriser la coopération entre ces établissements de lecture publique, de mettre en œuvre des projets culturels et littéraires valorisant la création contemporaine en s'inscrivant notamment dans les dispositifs proposés par le Conseil départemental de la Seine-Saint-Denis, soutien historique et principal de l'association.

Les résidences In Situ

(<https://www.seine-saint-denis.fr/In-Situ-artistes-en-residence-dans-les-colleges.html>)

ont pour but soutenir une démarche artistique, un processus de création d'un artiste ou d'un collectif, de rendre présente la création au plus près de la communauté scolaire et d'expérimenter une rencontre entre des projets artistiques et éducatifs en invitant un artiste à accompagner une classe de collège associé à une structure culturelle.

C'est donc très naturellement que l'association a accepté l'invitation du département à accompagner la résidence de l'auteure Cécile Ladjali et du photographe Marco Castilla avec une classe de troisième, en s'associant aux équipes du collège Albert-Camus et de la médiathèque Marguerite-Yourcenar de Rosny-sous-bois !



(http://www.bibliotheques93.fr/wp-content/uploads/CLadjali_TheatredeLaReineBlanche.jpg)

Avec Cécile Ladjali

(<http://www.actes-sud.fr/contributeurs/ladjali-cecile>), les élèves aborderont l'écriture de son roman en cours, à paraître aux éditions Actes Sud. Ils découvriront ainsi la genèse d'une œuvre littéraire : la constitution de brouillons, la documentation, la recherche de sources littéraires et iconographiques...

S'agissant d'un livre autour de la figure de l'androgynie, laquelle permet à l'auteure de convoquer tant la mythologie grecque que les textes sacrés, ce sera aussi l'occasion d'aborder la question du genre, de l'identité, de l'origine qui est une partie constituante de l'œuvre de Cécile Ladjali.

Avec le photographe Marco Castilla

(<http://www.marcocastilla.fr/www.marcocastilla.fr/NOUVEAU.html>) elle finit par ailleurs l'écriture de *Tabula rasa, New York – Téhéran* : un livre

dont les thématiques leur permettront de réfléchir sur les échanges culturels entre l'orient et l'occident, et plus particulièrement sur le statut de la femme en orient. La forme même de cet ouvrage permettra également d'entamer une réflexion sur les liens entre textes et images...

Marco Castilla, dont le mythe de la tour de Babel innerve le travail, leur en fera découvrir différentes représentations (y compris les siennes, dont il se servira pour leur expliquer quelques techniques photographiques), et les invitera à leur tour à dessiner, concevoir une maquette, ou encore à courir les rues de Rosny-sous-Bois avec un appareil... à la recherche de leur propre tour de Babel ! C'est autour de ces travaux que se constituera, entre autres choses, le temps final de cette résidence, à l'occasion d'une exposition produite par l'association Bibliothèque en Seine-Saint-Denis.

Un temps fort de cette résidence réunira également les deux artistes autour de la pièce de Cécile Ladjali *Fils de*, à laquelle les élèves assisteront. Ils auront ainsi l'opportunité de rencontrer la metteuse en scène, les comédiens et musiciens à l'issue de la représentation. Pendant cette période de découverte théâtrale, Marco Castilla les initiera au montage vidéo avec les heures de captation qu'il a pris du spectacle de façon à concevoir un petit court-métrage.

Le fil rouge de cette résidence se fera notamment à travers le livre *Illettré* de Cécile Ladjali qui permettra d'ouvrir un dialogue avec les élèves, d'engager leur réflexion autour de thèmes tels que le langage, l'estime de soi, et ce que l'on appelle, d'une belle façon, les « Humanités »...

...une résidence In Situ à suivre comme si vous y étiez sur le site de l'association : regardez à droite et cliquez !





LETTRE DE CÉCILE LADJALI AUX PROFESSEURS DU COLLÈGE ALBERT CAMUS

Résidence, collège Albert-Camus

Chers amis,

Je me joins à vous par les mots – ils seront importants cette année !- avant de vous retrouver vendredi prochain. Je fais tout comme vous ma rentrée auprès de mes lycéens... sourds. Pendant quinze ans, je l'ai faite en Seine-Saint-Denis et toujours les élèves me signifiaient à quel point le langage, la capacité à lire le monde, à dire le monde et à se dire leur tenaient à cœur. A travers l'œuvre en cours que je leur présenterai, je leur apprendrai à lire et à se dire. Cette aisance à l'égard des signes et des images est vitale. Elle l'est pour un écrivain comme moi qui tient debout parce qu'il écrit. Elle l'est également pour des consciences en formation, lesquelles ne seront libres et heureuses que si elles évoluent allègrement parmi les signes. Vendredi, je vous dirai donc que l'essentiel de mon propos s'organisera autour du roman que j'écris en ce moment. Il s'agit d'un livre ayant pour personnage principal la figure de l'androgynie, laquelle me permet de convoquer les mythes, les textes sacrés, les problématiques du féminin et du masculin, ainsi que celles du corps, de l'esprit et de l'origine.

La mienne se trouve en Iran et elle demeure tant fascinante que complexe – parfois douloureuse. Le texte va s'écrire au gré des voyages, puisqu'à la Toussaint je me rendrai à Téhéran pour constater certaines choses qui, pour l'instant, s'énoncent de manière purement intuitives dans le roman. Je ne manquerai pas à mon retour d'évoquer avec les élèves ce choc du voyage. Je leur montrerai les images et les souvenirs que j'y aurai glanés, et les modifications que j'aurai apportées au texte grâce à eux.

Ce sera émouvant pour moi, sans doute difficile, mais je ne leur cacherai rien. Ils rentreront avec moi de plain pied dans la fabrique du texte et pourront mesurer tout ce qui se joue pour un auteur quand il choisit un sujet auquel il est si viscéralement attaché.

Ces problématiques autour du monde oriental, de la place de la femme, et de la famille vont forcément intéresser les élèves qui viennent eux-aussi d'horizons proches du mien. La littérature et la création deviendront alors de merveilleux truchements pour aller à la rencontre de l'altérité avant de revenir à soi et de se connaître.

Car c'est sans doute cela l'écriture : un dialogue avec l'inconnu afin de se connaître.

Marco Castilla filera ces métaphores de façon très concrètes à travers la réalisation d'œuvres plastiques et photographiques qui permettront aux élèves de saisir les enjeux d'une telle réflexion de manière très incarnée. Il vous exposera vendredi lui-même son programme.

Le fait de croiser les disciplines apportera beaucoup à la Résidence où les Lettres, les Arts et l'Histoire constitueront le singulier kaléidoscope de couleurs, de formes et de sens que nous agiterons ensemble avec joie toute l'année scolaire.

Je vous souhaite une très belle rentrée.

Amitiés vives.

Cécile

CES MERVEILLEUX DESSINS PERMETTENT AUX HOMMES D'ÊTRE ENSEMBLE

Lundi 12 septembre, 1ère séance de la Résidence In Situ avec Cécile Ladjali et Marco Castilla, l'équipe pédagogique du collège Albert Camus de Rosny-sous-Bois, la Mission La Culture et l'Art au Collège du Conseil Départemental de la Seine-Saint-Denis et l'Association Bibliothèques en Seine-Saint-Denis



Lundi 12 septembre, au matin. Indices disséminés entre deux salles de classe, jeu de piste suivi à la trace : un nom débordé de la couverture d'un livre étudié la semaine précédente sur le grand emploi du temps, photographies et poèmes en prose mis en écho dans les couloirs sonores. Parcours fléché, jusqu'à cet auditorium creusant une agora dans l'ancien CDI fermé pour travaux. In situ : c'est là.

Et qui est là, au centre de ce lieu pensé pour faire cercle – cette figure géométrique de la communauté où nous prenons place et nous assemblons ? Pauline Élion, professeure de français, prend la parole et présente à ses élèves Marco Castilla, photographe et plasticien, et Cécile Ladjali, auteure, dont elle leur a déjà fait lire quelques extraits de son dernier livre *Illettré*. Puis leur laisse la place pour présenter à la classe le travail qu'ils vont accomplir ensemble cette année.



Marco Castilla leur parle surtout du mythe de la tour de Babel, inhérente à son œuvre, et leur propose différents travaux autour de celui-ci. Des références picturales, des constructions plastiques à partir de divers matériaux, des photos de 'tour de Babel' qui les entourent au quotidien, peut-être la visite de son atelier où s'érige sa propre tour de Babel haute de ses huit mètres.

Il leur raconte aussi ses moments de créations, qui surviennent plutôt de nuit.

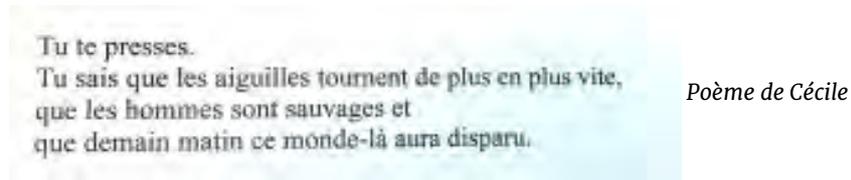


'La nuit, tout est plus calme, il n'y a presque personne dans les rues. J'en ressens mieux les émotions autour de moi. Et ça peut paraître étrange, car généralement c'est la présence humaine qui transmet des émotions. Moi justement, je cherche à retransmettre de l'émotion dans quelque chose d'inanimé.'

Et Cécile Ladjali rejoint son discours quant à la difficulté à trouver les bons

moments, à être dans les bonnes dispositions pour créer, produire de la matière, esthétique ou intellectuelle, écrire...

Il faut chercher le silence, prendre le temps d'être lent, ce sont des réflexes qu'on perd, car le monde dans lequel on vit ne nous y invite pas.



Ladjali

C'est au tour de Cécile Ladjali d'exposer ses idées pour cette année avec eux — et, avant toute chose, elle souhaite leur parler du langage. Tous deux ont choisi d'introduire leurs idées et leurs propositions à travers un des thèmes chers à leur œuvre.

Cécile interroge les élèves : *'Pensez-vous que l'on y perd ou que l'on y gagne à parler plusieurs langues ?'* La réponse est unanime. *'On y gagne.'*

Et, en effet, pour Cécile Ladjali, le langage, et son apprentissage, n'est pas un second choix, il est nécessaire. Elle prévient les élèves : ce thème sera récurrent tout le temps qu'elle sera avec eux. Car pour elle *'chaque langue est une fenêtre ouverte sur le monde'*.

Elle insiste sur l'importance du langage en s'appuyant sur son livre *Illettré* : *'Est-ce que vous savez ce que c'est que d'être illettré ?'*

— *C'est quand on a appris à lire et à écrire, mais qu'on a oublié.*

[...]

— *Et qu'est-ce que vous ressentez face à Léo [personnage principal et presque éponyme du roman] ?*

— *De la pitié.*

— *Et qu'est-ce que c'est la pitié ? Vous faites du grec ? Non ? Moi non plus ! Mais je l'ai quand même appris. Le mot 'pitié' vient du grec pathos, qui signifie la souffrance. La pitié, ça veut dire que vous avez mal pour l'autre.*

[...]

Ce qui est terrible, pour un gars comme Léo, c'est qu'il y a plein de moments de la vie qui sont empêchés : voter quand ça lui semble vraiment important de le faire, l'enterrement de sa grand-mère, quand on lui demande comment s'écrit son nom et qu'à cause de lui, il y a une faute sur la pierre tombale, écrire une lettre à son amoureuse...

Sa vie est un vrai chemin de croix.'

Par le biais de son roman et de son personnage, elle invite les élèves à avoir un regard sur l'illettrisme, à se rendre compte à quel point il peut être handicapant de ne pas avoir les mots.

'Si vous n'avez pas les mots, un jour quelqu'un les aura à votre place. Et ça, c'est terrible.'

Elle ne promet pas l'utilité matérielle du travail qu'ils vont accomplir ensemble. Quand une élève lui demande *'à quoi ça sert ce qu'on va faire ?'*, c'est Théophile Gautier qu'elle fait répondre à sa place : *'Il n'y a de vraiment beau que ce qui ne peut servir à rien ; tout ce qui est utile est laid'*. Ce qui compte n'est pas toujours que les choses aient une utilité pratique. Ou, du moins, ce n'est pas l'utilité pratique qui fait la beauté d'une chose.

Quelques questions sur des points obscurs du roman, sur lesquels Cécile Ladjali est surprise que les élèves aient si vite présumé de ce que cela

pourrait pouvoir dire.

Aussi, une voix timide et courageuse s'élevant du dernier rang, répondant 'oui' à la question '*est-ce que l'un d'entre vous écrit ?*'

Et si l'on se demande encore à quoi peut servir tout ça, l'art, la culture, l'écriture, nous dirons que...

'Ces merveilleux dessins permettent aux hommes d'être ensemble, ces signes abolissent la séparation, promettent l'éternité.' (Cécile Ladjali, *Illettré*, Acte Sud, 2016)

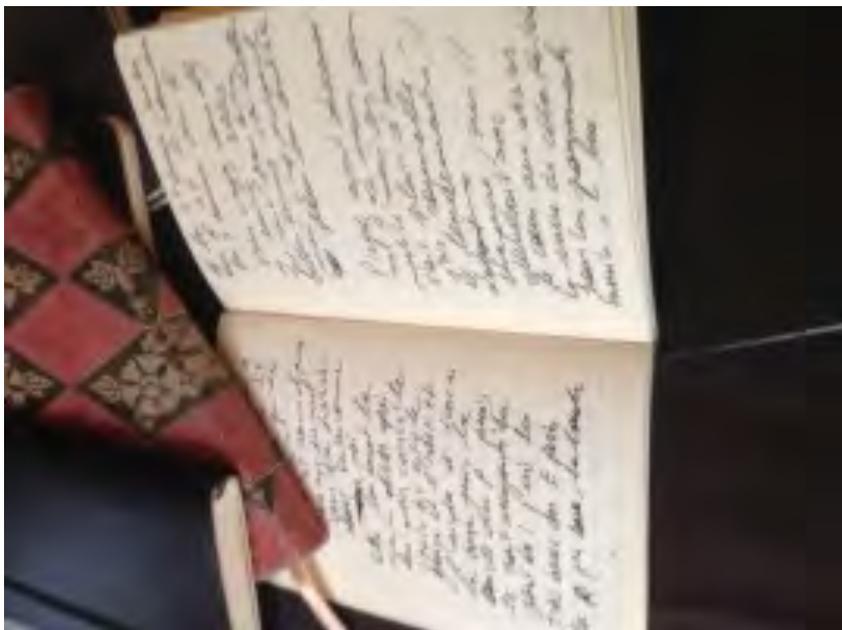
DU HAUT DE SES TREIZE ANS, ELLE NOUS MONTRE LA VIE DANS SON INDIGNATION MAGNIFIQUE.

Avec Cécile Ladjali, Pauline Élion, professeure de français, et Amandine Biget, documentaliste

Ce lundi matin, un nouvel élève arrive dans la classe, et c'est très bien car pour lancer la séance rien de mieux que de se remémorer les choses dites deux semaines auparavant. Pauline Élion demande donc aux élèves qui étaient présents pendant la première rencontre avec Cécile Ladjali et Marco Castilla de lui raconter un peu ce qu'il s'est dit et ce qu'il va se passer cette année avec eux. Et c'est très bien aussi car à dire vrai, les élèves n'ont pas tout à fait compris ce qu'ils allaient faire avec elle cette année.

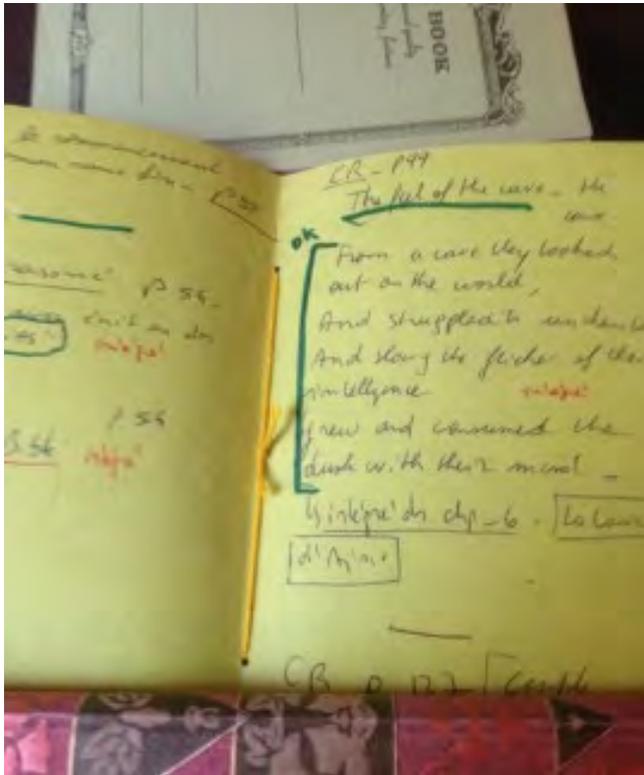
Alors Cécile reprend un peu plus simplement, un peu plus légèrement mais peut-être aussi plus concrètement ce dont ils ont déjà parlé et ce qu'ils vont faire ensemble. *'On avait une discussion prodigieuse sur la liberté que donnent les mots !'* Mais elle leur parle aussi de choses plus personnelles, plus intimes, comme pourquoi la nécessité d'écrire ?

'Vous savez, moi j'ai été adoptée, ma mère était iranienne. Mais je viens d'Iran sans y être jamais allée. [...] Mon père était franco-kabyle, mais il vivait en France au moment de la guerre d'Algérie, et c'est donc l'Armée Française qui l'a recruté pour aller tirer sur ses cousins. Mon père, il ne parlait pas beaucoup, et de certaines choses jamais. J'essaie de me souvenir de ce qu'il ne m'a pas dit. Je suis terrifiée par l'absence de sens, l'absence d'explication. Si j'ai ce besoin urgent de parler, d'écrire, de transmettre, c'est parce que je n'ai pas vécu cela étant petite.'



Elle sort alors de son sac une multitude de petits carnets, noirs pour la plupart, et un gros volume de feuille où sont posées lettres tracées, mots raturés, phrases barrées... Voilà à quoi ressemble un brouillon d'écrivain. La quantité de carnets d'écriture impressionne les élèves, et davantage encore quand Cécile leur apprend qu'elle doit en avoir pas loin de 250 chez elle ! Ils sont aussi très surpris des annotations qu'ils trouvent sur ses manuscrits, ce sont celles de ses éditeurs, et encore plus quand ils découvrent qu'il s'agit aussi de fautes d'orthographe, de grammaire ou de syntaxe. Mais c'est ce que Cécile a déjà commencé à leur expliquer lors de la première séance, les écrivains sont des êtres humains tout à fait, ou presque,

normaux. Et comme tout le monde, ça leur arrive de faire des fautes, de recevoir des critiques, ce qui n'est pas complètement évident. Cécile raconte sa relation à la critique, notamment avec ses éditeurs : 'Il faut accepter la critique, alors que c'est parfois très violent. Mon éditeur est très dur, si ça ne convient pas, il me dit 'Balance tout et recommence'. Je le hais à peu près quinze jours et je me remets au travail.'



Mais il est temps de passer à la pratique et Cécile lance l'activité en résumant peut-être aussi une partie de ce qu'elle va essayer de faire cette année avec eux, les aider à dialoguer avec eux-mêmes.



Et ça tombe bien, parce que c'est justement l'idée de l'exercice du matin !
Après avoir lu des extraits d'*Enfance* de Nathalie Sarraute et d'*Illétré* de Cécile Ladjali, où dans l'un comme dans l'autre le personnage principal converse parfois avec lui-même, la consigne est la même pour tous :

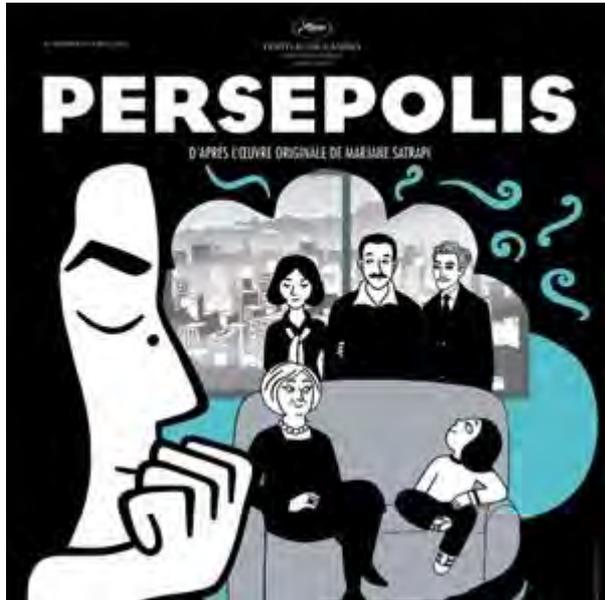
Écrivez un dialogue entre vous et vous, comme si vous étiez deux personnes différentes, sur une question qui vous préoccupe

Le sujet donné, les stylos et les esprits peuvent commencer à s'agiter. Certains élèves se mettent immédiatement à écrire, inspirés, d'autres sont bloqués, ne trouvent aucune idée... Cécile, Pauline Élion et Amandine Biget, la documentaliste, passent entre les tables disposées en îlots dans la salle : deux tables face à face et quatre élèves autour, un nouvel agencement de l'espace que la professeure tente depuis la réforme du collège afin de favoriser la réflexion en groupe. Elles aident ceux qui ont du mal à trouver leur sujet, encouragent ceux qui peinent avec la forme de l'exercice, s'enthousiasment devant l'entrain des élèves qui ont trouvé leur idée et qui n'en finissent plus de courir le papier.

La cloche sonne, direction l'amphithéâtre pour mettre en voix ces dialogues intérieurs. Les élèves sont un peu timides, comme toujours lorsqu'il s'agit d'être le premier à se lancer. C'est Patrick qui ouvre le bal. Dans son texte, il s'interroge après avoir regardé un match de football hier à la télé ce qui lui plaît tant dans ce sport : le travail d'équipe, l'effort, la volonté... Un thème qui revient dans d'autres travaux, comme celui d'une jeune fille qui pratique le patinage artistique et qui lutte contre certains standards esthétiques. Un autre texte très fort d'une autre jeune fille sur la valeur absurde de l'argent dont on a tant besoin alors que ce n'est qu'un bout de papier, déchiré, et le voilà inutile, invalide, vide de toute valeur. De plus en plus d'élèves ont pris leur courage à deux mains pour lire leur texte ou celui d'un camarade, pour un rendu éclectique et enthousiasmant !

Pour le dernier quart d'heure, Cécile Ladjali nous propose une lecture de son roman en cours, sur ses origines, sur l'Iran. L'histoire d'une jeune femme iranienne, dont on ne sait pas vraiment au début si elle n'est pas un homme, à qui on a dit au jour de ses treize ans *'Ma fille, tu es une femme maintenant, tu dois mettre le hijab'*.

Pauline Élion en profite pour rappeler à ses élèves que ce qu'ils font là a un lien avec les autres domaines également, le thème du nouveau roman se corrèle très bien avec le désir de Mme Oudin, la professeure d'histoire-géographie, de leur faire visionner *Persépolis* le dessin animé de Marjane Satrapi.



Ann(e) est jeune, elle n'a que faire de son genre, libre, n'étant rien de particulier et donc tout à la fois, et voilà qu'à treize ans, on la relègue au rang de femme, une femme qui doit se taire, une femme qui doit obéir, se cacher, s'effacer...

'C'est la liberté avortée, l'identité désillusionnée. Tout d'un coup, c'est le regard des gens ordinaires qui fait la grammaire. Elle ne le comprends pas, ne l'accepte pas et ne peut pas s'y résoudre. Du haut de ses treize ans, elle nous montre la vie dans son indignation magnifique.'

LE CINÉMA, C'EST UN LANGAGE PARMIS TANT D'AUTRES. ET COMME LA LITTÉRATURE, IL POSE UN REGARD SUR LE MONDE.

Avec Pauline Élion, professeure de français, Amandine Biget, documentaliste, Yasmine Di Noia, chargée de mission à la direction de la Culture, du Patrimoine, des Sports et des Loisirs, Cécile Ladjali, auteure, et Murielle Magella, scénariste et metteuse en scène.

Le lundi matin, les élèves savent bien maintenant que c'est un moment un peu spécial. Un temps qui se démarque du quotidien scolaire pour voyager dans le monde littéraire en compagnie de Cécile Ladjali qu'ils commencent à connaître, reconnaître. Et pourtant, c'est une nouvelle surprise qui les attend dans la salle de Pauline Élion, la professeure de français. Cécile est venue accompagnée par son amie Murielle Magellan, avec un sacré pedigree à son actif : dramaturge, scénariste et réalisatrice ! C'est d'ailleurs elle qui a mis en scène la pièce *Fils de*, de Cécile Ladjali, que les élèves iront sûrement voir en mars, et qui adaptera à l'écran son roman *Illettré*. Ce matin, c'est donc de cinéma dont elle va nous parler.

Mais elle commence d'abord par se présenter plus intimement, notamment parce que les questions de son identité, de ses origines sont aussi importantes pour elle qu'elles peuvent l'être pour Cécile, et parce qu'il leur paraît pertinent de montrer que si deux personnes viennent de cultures différentes, voire opposées, cela ne les empêche pas de travailler ensemble, et plus encore, de construire une réelle amitié. Car en effet, il y a des choses qui opposent Murielle et Cécile. Cécile est d'origine iranienne, un pays musulman, tandis que Murielle est d'origine juive algérienne. Elles rappellent toutes deux que cette amitié est loin d'être une évidence au vu des conflits actuels qui peuvent régner entre ces deux populations et insistent sur la beauté de ces relations qui vont par delà ces différences, par delà ces oppositions ou divergences.



Murielle Magellan, ce n'est pas son vrai nom, c'est un pseudo.

'Qu'est-ce qu'un pseudo ? Est-ce que quelqu'un sait ?

— C'est comme un surnom !

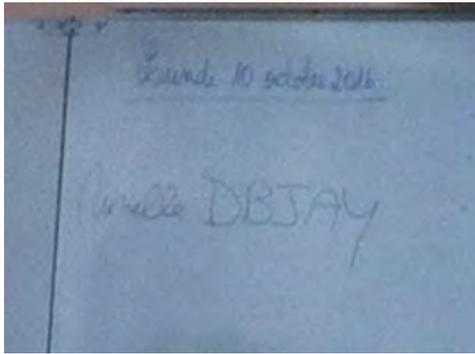
— Oui, c'est un peu ça. C'est un surnom qu'on utilise pour travailler.'

Son vrai nom, elle l'écrit d'abord au tableau :

Murielle DBJAY

Elle nous en raconte l'origine. Dbjay est dérivé de Béjaïa, une ville d'Algérie ayant connu durant l'Antiquité une forte arrivée de populations juives après la première diaspora qui suivit les persécutions des Romains envers les Juifs. Ils formèrent la communauté des Juifs berbères dont vient la famille de Murielle. Elle venait d'un milieu très populaire, c'est ses grands-parents qui ont poussé sa mère et son père à étudier et travailler, c'est aussi ce qui

les a poussé plus tard, en 1962, à quitter l'Algérie pour s'installer en France en même temps que les colons français qui rentraient après que l'Algérie ait enfin reconquis son indépendance.



'Mon nom fait partie de mon histoire, quand j'écris, j'en suis chargée.' Alors pourquoi le changer ?

'J'ai changé mon nom à cause de sa difficulté à être déchiffré et prononcé.'

— *Mais pourquoi vous n'avez pas un prénom algérien ?* s'étonne un élève qui vient lui aussi de Bejaïa, car si Magellan n'est pas son vrai nom, Murielle est bel et bien son prénom. Et c'est encore l'histoire qu'elle invoque pour l'expliquer, *'en 1880, les premiers indigènes à avoir la nationalité française sont les juifs, tout simplement car ils forment la plus petite communauté. Ainsi les juifs ont du intégrer la culture française jusqu'au prénom.'*

Cécile parle d'un effet de miroir entre elle et Murielle, *'paradoxal'* note-t-elle quand on sait que *'sur le papier'* leurs deux cultures s'opposent, mais pour elle c'est également ça qui fait la beauté de leur relation. C'est aussi pour cela qu'elle tenait à inviter Murielle à intervenir, outre les connaissances cinématographiques qu'elle va leur apporter, il leur semble important de dialoguer devant, montrer que même si l'on vient de cultures différentes, de parcours différents, on peut échanger et même travailler ensemble à une œuvre commune.

Et c'est justement de ça dont il va s'agir, du travail commun sur l'adaptation à l'écran de *Illettré* entre Cécile Ladjali et Murielle Magellan, qui n'en sont pas à leur première collaboration, puisque cette dernière a déjà mis en scène certaines pièces de Cécile. Celle-ci sera un peu différente car c'est la première fois qu'un des romans de Cécile sera adapté à l'écran. Murielle explique qu'elle n'avait pas dans l'idée d'en faire un film quand elle a ouvert *Illettré* pour la première fois mais qu'elle avait senti à sa lecture que certaines de ses scènes étaient propres à la dramaturgie, *'Cécile avait créé un monde très resserré, il y avait dedans beaucoup de matière scénaristique'*. Mais c'est la rencontre de son désir d'en écrire la dramaturgie avec celui de son mari, réalisateur, de faire un film sur l'illettrisme qui a vraiment lancé le projet. Ensemble, ils l'ont proposé à France Télévisions, qui l'a accepté et mis en développement.

'Et pourquoi pas au cinéma ?

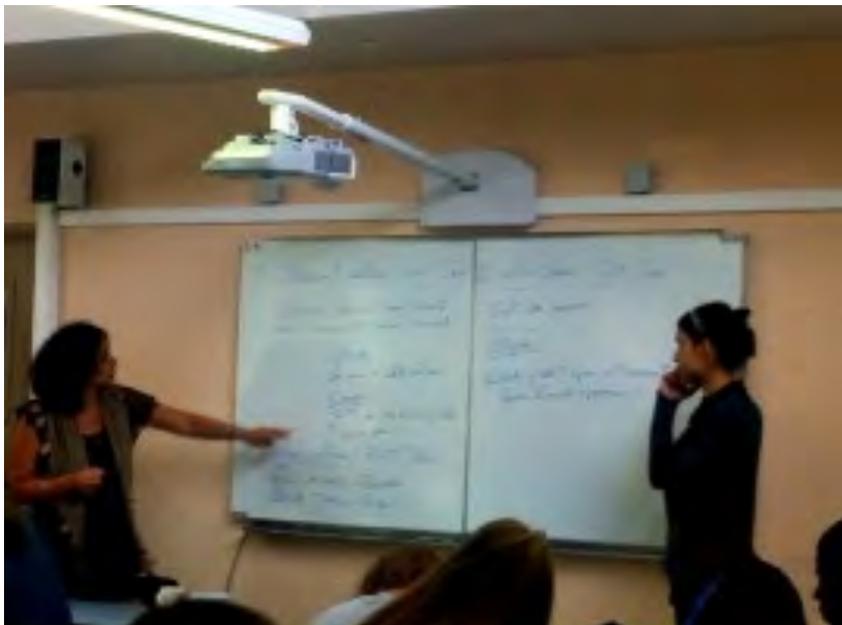
— *À la télé, il sera beaucoup plus vu. Selon moi, ça a plus de sens pour un film avec un tel message de pouvoir être vu par le plus grand nombre.'* explique simplement Murielle.

'Et quelle est la place de l'auteure alors ?' se demande Yasmine.

'Il y a une clause dans le contrat qui me permet d'annuler tout si j'estime que le film trahit outrageusement mon œuvre. Mais on doit faire confiance. On sait que son texte va passer à travers le prisme du scénariste, du réalisateur, des acteurs... Mais c'est ça qui est beau aussi, qui est vivant.'

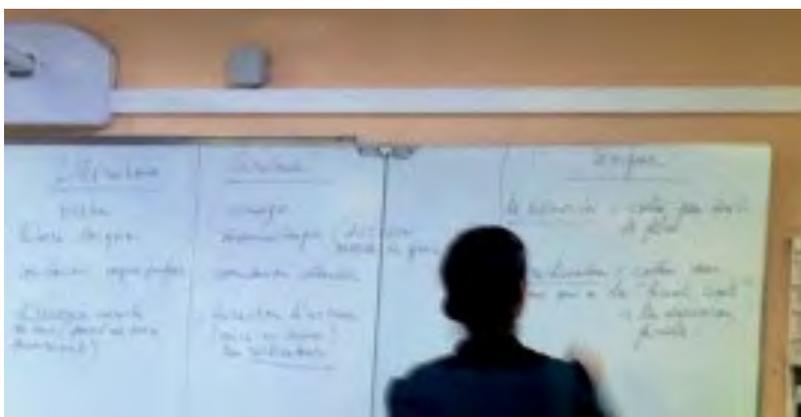
Mais au fond, à quoi ressemble un scénario ? Pour bien le comprendre,

Murielle propose aux élèves d'en faire un sur la matinée en prenant Patrick, toujours volontaire, comme héros de l'intrigue et l'écrit au tableau. Quelles sont les erreurs à ne pas faire, que faut-il préciser, par quoi commence-t-on ? Autant de questions auxquelles les élèves répondent assez instinctivement au fil du scénario qu'ils créent.



À la fin de l'exercice, Murielle se propose de répondre aux diverses questions des élèves. Et bien entendu, ils sont assez curieux de savoir quelles choses pourraient changer du livre à l'écran. La fin, par exemple, sera transformée de façon moins tragique, la relation que Léo a avec Sybille, sera plus explicite. Murielle explique : *'Quand on fait une adaptation, on est obligé de rendre visuel ce que les personnages pensent. Il faut expliciter les pensées de Léo, par exemple sur sa difficulté avec les filles, ça donnera lieu à un dialogue. Il faut soit des mots, soit des actions. On ne trahit pas le roman, mais on en tire les fils pour tisser la toile du film'*. Et à Cécile de renchérir : *'Même s'il est vrai qu'il est très difficile de représenter l'intériorité d'un personnage, au cinéma, il y a tout un tas de choses pour la faire transpar tre : les acteurs qui vont incarner les personnages, ce que le réalisateur choisit de montrer ou pas, quelle lumière il va utiliser...*

— *De plus'*, reprend Murielle, *'je ne crois pas qu'il faille rechercher les mêmes émotions qu'à la lecture, car je ne crois pas qu'on puisse ressentir les mêmes choses. Le livre c'est toi qui fais les images. Le lecteur est co-créateur du livre, alors que le film vous prend plus en otage : voilà le monde que j'ai créé et c'est celui-là.'*



De cette discussion sur les différences entre les différents acteurs de la réalisation d'un film et les éléments pouvant structurer un roman dont elles dressent une liste avec les élèves, elles les introduisent au monde du

cinéma et de l'image qui a son propre 'jargon', son 'argot', comme Murielle l'appelle.

Réalisateurs, scénaristes, producteurs, diffuseurs, techniciens, acteurs...

Autant de gens que de temps et d'argent pour faire un film.

'Le tournage commence en 2017 et le film sort en 2018 ?? Quoi ? Plus de dizaines de millions pour certains films ?!'

Mais Murielle les rassure en empruntant les bons mots de Jean Gabin : *'Pour faire un bon film, il faut trois choses : 1° Une bonne histoire, 2° Une bonne histoire, 3° Une bonne histoire.'* et à ça d'ajouter en remerciant les élèves de leur bonne participation et de leur bonne écoute : *'Le cinéma, c'est un langage parmi tant d'autres. Et comme la littérature, il pose un regard sur le monde.'*

'CERTAINS Y VOIENT DE LA LAIDEUR, D'AUTRES Y TROUVENT DE LA BEAUTÉ, CÉCILE DE LA POÉSIE' MARCO CASTILLA

Lundi 7 novembre : Avec Cécile Ladjali, Marco Castilla, Pauline Élion, professeure de français, Amandine Biget, professeure documentaliste

En entrant dans la salle de classe et en découvrant une des photos de Marco Castilla projeté en plein écran, les élèves se rappellent soudain la venue le lundi de Cécile Ladjali, mais cette fois-ci le photographe est présent aussi ! C'est Pauline Élion, leur professeure de français qui leur annonce la nouvelle en leur présentant le programme de la matinée. Il va s'agir du lien entre la photo et la poésie, un lien précieux entre Cécile et Marco que les élèves ont déjà pu ressentir en passant devant les photos de Marco couplées des poèmes de Cécile, disséminés un peu partout dans le collège.

Les deux sont d'ailleurs en train de se faire tirer le portrait, alors c'est Pauline qui fait le point sur les connaissances qu'ils ont déjà de la poésie. Et les réponses pleuvent sur la professeure agréablement surprise d'un tel entrain.

'Un poème ça peut s'écrire en vers ou en vers libres ! Les vers libres c'est quand il n'y a pas forcément de rimes à la fin du vers, qu'il n'est pas obligé d'avoir le même nombre de syllabes dans chaque vers...'

— *Et qu'est-ce qu'une rime ?*

— *Une rime, c'est la répétition d'un son en fin de vers.'* répond tout juste Ilona.

'Il y a les rimes riches !

— *Les rimes croisées, les rimes plates...*

— *Oui très bien ! Alors les rimes croisées, qu'est-ce que c'est ?*

— *Il y a un vers avec une rime, celui d'après c'est pas la même, celui d'après c'est la même, et le dernier c'est la même que le deuxième !*

— *Et aussi les rimes embrassées... C'est quand le premier vers rime avec le dernier, et les deux du milieu ensemble.*

— *Exactement ! Et est-ce que quelqu'un peut me dire ce qu'est un vers ?*

— *C'est une ligne en poésie...*

— *Et quand ils sont regroupés, ça fait une strophe !*

— *Alors quels vers vous connaissez, vous ?*

— *L'alexandrin !'* La même réponse s'élève de tous les coins de la salle.

'Oui, c'est le vers dit noble.

— *Le décasyllabe, octosyllabe...*

— *Ça fait beaucoup de connaissances tout ça !'* s'enthousiasme Pauline. *'Et est-ce que vous savez ce que c'est la poésie en prose ?'*

Cette fois-ci pas de réponse. *'C'est un poème en forme de texte. Mais alors comment reconnaît-on que c'est un poème d'après vous ?'*

— *Le rythme !*

— *Le style !*

— *Les images !*

— *C'est engagé !*

— *Pas nécessairement mais c'est vrai que nous allons étudier la poésie engagée cette année.*

— *Une morale ?'* tente un élève et c'est un autre qui lui répond : *'Je crois que ça c'est plutôt dans les fables.*

— *En effet, c'est plutôt dans les fables. Mais en tout cas, vous avez en grande partie raison dans vos réponses, c'est beaucoup une question de vocabulaire, quels mots on va choisir pour...'*



Voilà Marco et Cécile qui viennent d'entrer dans la classe. Cette dernière leur explique que ce matin '*c'est le propos du photographe*' qu'elle va leur faire entendre, avant de laisser la place à Marco pour qu'il présente la quinzaine de photos qui défilent au tableau.



Sur la première photo, prise à la volée en Californie, très tôt le matin en voiture avec un ami, on lit inscrit sur le bitume de la route 'AHEAD' : '*Droit devant en anglais, j'aimais ce que ça présageait*' nous dit-il simplement. Sur la seconde, une tour de Ben Arous une petite banlieue au sud de Tunis éclairée d'un lampadaire qui luit seul dans la nuit. Il y en a beaucoup dans ce petit panel qui sont faites de nuit, c'est que Marco aime se balader à ce moment-là quand il n'y a presque plus personne, quand résonne une sorte de silence sacré et que la noirceur de la nuit laisse place à la lueur des néons, la lumière qu'il préfère et là : '*J'attends qu'il se passe quelque chose. Comme en peinture, j'essaye de mettre des points de couleur dans ce que je vois.*' Des paysages connus des élèves défilent, le marché de Saint-Ouen, une maison abandonnée à côté de la cité des 4000. Et puis ils découvrent d'autres horizons, un désert de sel en Argentine, une rue d'un vieux quartier de Shanghai. Ils voient les choses incongrues que Marco a pu saisir en un cliché, un rai de lumière traversant Rio de Janeiro, un groupement d'H.L.M. en pleine steppe mongole, un décor de cinéma italien des années 50 en Tunisie, Venise à Los Angeles...



C'est un tour du monde en seize photographies. Et pour chacune d'entre elles, Marco nous en raconte l'anecdote, la technique, le désir spontané qu'il a eu de graver ces images sur papier. On retrouve beaucoup de paysages urbains, avec des immeubles en béton, il a pour cette matière une forme de fascination, son côté brut et massif : *'Certains y trouvent de la laideur, d'autres y voient de la beauté, Cécile de la poésie.'*



À elle de lire les poèmes qu'elle a écrit pour accompagner ces paysages et les élèves choisissent celui sur Venice. *'C'est de la poésie moderne, en vers libre...'* leur dit-elle en anticipant leur réaction face à un poème peu classique où on ne compte pas les pieds et où les rimes n'attendent pas le bout de la ligne pour résonner entre elles. Elle en lit un autre qu'elle a intitulé Malik et qu'elle a écrit en hommage à Marco. Le poème parle d'un jeune garçon qui dessinait des immenses tours rouges sur les tables du collège, et pour cause c'est sur ses bancs qu'ils se sont connus ! *'Il s'est même fait virer pour ça !'* Pauline la professeure de français souffle en riant : *'Il ne faudrait pas que ça leur donne des idées...'* Elle lit ensuite celui sur Ben Arous, puis celui sur le lac de sel où vit, de ce que Marco nous a raconté, un couple qui vit coupé du monde dans ce désert salé et froid comme la glace tant il est élevé dans les montagnes et qui vend des statuettes de sel.



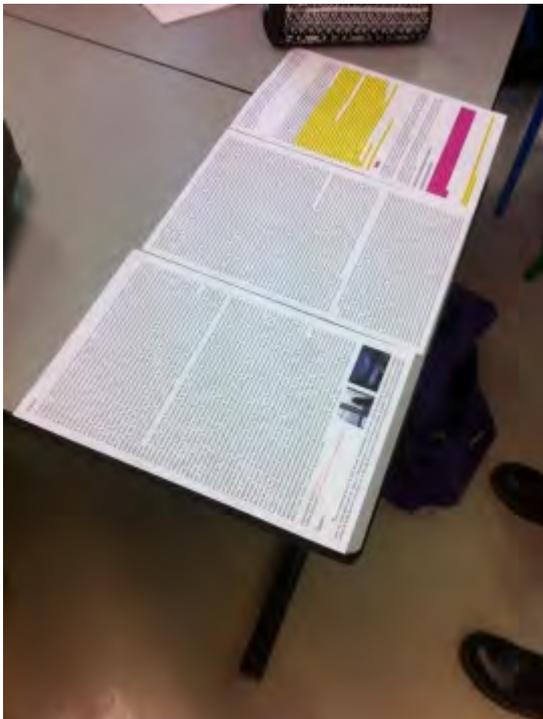
'Mais comment ils font pour vivre là-bas ?'

Marco fait plusieurs hypothèses mais n'en est pas tout à fait sûr à vrai dire, sans doute vivent-ils de troc avec d'autres gens habitant le coin, isolés comme eux.

'C'est surtout qu'y a pas d'ambiance quoi...' dit un élève qui affiche déjà une mine blasée à l'idée de vivre dans un endroit pareil, et sur cette question on ne peut pas tellement lui donner tort !

C'est au tour des élèves d'imaginer quelques vers sur une des photos de leur choix. Comme d'habitude, car en effet ils sont maintenant bien familiers de ces ateliers d'écriture, certains courent déjà le papier de leur carnet et pour d'autres, c'est plus compliqué, ils disent qu'ils n'ont pas d'idées.

'Vous n'avez pas besoin d'avoir des idées, vous avez l'image, vous pouvez écrire simplement ce que vous voyez. Vous n'avez pas besoin d'inventer, vous savez, les écrivains n'inventent rien...' leur conseille Cécile qui veut toujours leur prouver que tout le monde peut écrire et créer. Alors les élèves se repenchant sur leur carnet crayon en main et décrivent ce qu'ils y voient. Très vite ce n'est plus juste une description, c'est leur vision, leur sensation, leur projection qui entrent en jeu. Pendant ce temps, Ilona présente timidement l'ébauche de son roman à Cécile pour qu'elle lui donne son avis, et cette dernière en est plus que ravie.



Au bout d'une demi-heure, les élèves mettent en voix leur poème et les autres tentent de deviner de quelle photo il s'agit, et définitivement il y a en une qu'ils ont préféré surtout pour sa beauté : on voit le Soleil se coucher sur un célèbre pont de New York City, quelque part entre Brooklyn et

Manhattan on a déchiré un grillage.



LES COULEURS QUE JE VAIS VOIR, LES GENS QUE JE VAIS
RENCONTRER, LES REGARDS QUE JE VAIS CROISER, LES SONS
QUE JE VAIS ENTENDRE, LES ODEURS QUE JE VAIS SENTIR... TOUT
ÇA VA ME NOURRIR POUR ÉCRIRE

Lundi 12 décembre : Avec Cécile Ladjali, Pauline Élion, professeure de français, Bahar Makooi, journaliste en résidence nomade dans le cadre du dispositif In Situ

Arrivée devant le collège ce matin, un petit groupe d'élèves se dirige vers moi et me demande si c'est bien aujourd'hui que l'écrivaine vient en cours. La semaine dernière, Cécile ne pouvait pas être là, un conseil de classe au lycée Morvan dans le IX^{ème} arrondissement de Paris, où elle enseigne les lettres à des sourds et malentendants. Ça fait plus de trois semaines maintenant qu'ils ne se sont pas vus les élèves et Cécile, alors forcément ils sont un peu perdus sur l'emploi du temps, mais 'Oui' je leur réponds, 'C'est bien aujourd'hui. — Yes !'



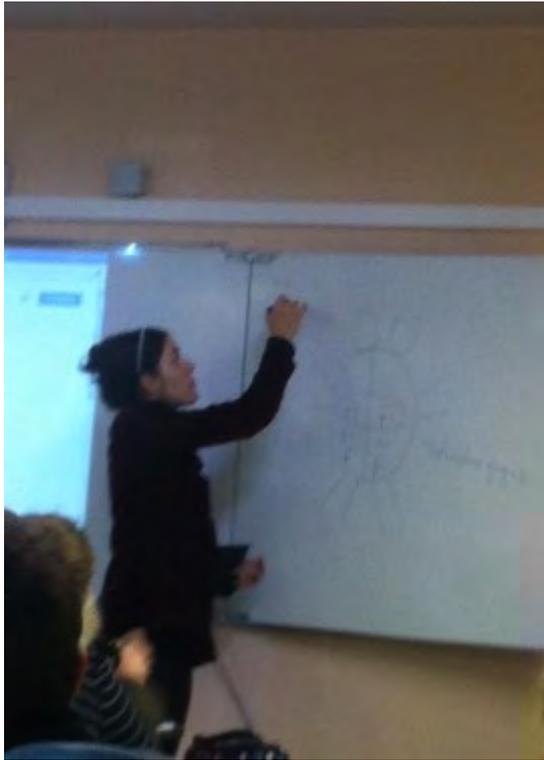
Je ne sais pas bien si c'est parce que ça bouscule leurs habitudes ou parce qu'ils sont content de ne pas juste avoir cours de français, ou s'ils sont bel et bien enthousiastes à l'idée de passer du temps avec Cécile à nouveau, sûrement un peu des trois à la fois, mais en tout cas, leur réaction donne plaisir à voir ! La cloche sonne annonçant la fin de la récréation, nous traversons la cour et nous montons ensemble les marches nous menant à la salle A22, celle du cours de français de Pauline, petit chemin que je connais bien à présent, après avoir mis un petit temps à m'y retrouver dans ce dédale de couloirs et d'escaliers. Aujourd'hui Bahar, journaliste en résidence nomade dans le département est aussi avec nous, je lui raconte un peu ce qu'il s'est passé depuis sa dernière visite et la séance commence... Avant la distribution habituelle des carnets, Pauline leur fait passer quelques photocopiés sur la réécriture des mythes, sujet de la dernière séance : quelques définitions et quelques mythes célèbres, du vocabulaire et une belle conclusion sur la pièce *Hamlet/Électre* que Cécile leur a fait découvrir. Aujourd'hui, elle va leur parler du roman qu'elle est en train d'écrire. Comme elle leur a dit au début de l'année, elle partira à Téhéran aux vacances de Noël. Là-bas, elle pourra vérifier si ce qu'elle a imaginé de ce pays est près du réel ou non. *'Il manque d'une touche réaliste qui rendra mon histoire percutante. Les couleurs que je vais voir, les gens que je vais rencontrer, les regards que je vais croiser, les sons que je vais entendre, les odeurs que je vais sentir... Tout ça va me nourrir pour écrire. Ça m'inspirer et influencer mon roman. Zola lui aussi – sans du tout vouloir me comparer à lui bien sûr – allait s'inspirer des gens, des rues, il se baladait avec un carnet de notes et il faisait des descriptions très concrètes.'* Elle nous confie qu'elle n'a pas toujours fait comme ça. Pour son roman

Aral par exemple, elle s'est inspirée d'images de Google Maps. Mais pour celui-ci, c'est différent : 'J'ai besoin d'aller là-bas, pour des raisons intimes, pour des questions d'origine. J'ai besoin de voir les choses concrètement. Et quand je reviendrai, je vous raconterai ce que ça m'a fait changer dans ce que j'ai imaginé et écrit.'

Elle leur a un peu parlé mais il y a déjà quelques semaines et les souvenirs qu'ont les élèves de la trame de l'histoire sont un peu flous. À treize ans, Ann, personnage principal du roman, doit porter le hijab. Elle ne comprend pas pourquoi soudainement on l'enferme dans un genre. Elle était gaie et libre, ça la rend malade. Elle fuit en Suisse.

'Ça me plaisait d'aborder la figure de l'androgynie.

— *C'est quoi androgynie ?*



— *Androgynie c'est un mélange de fille et de garçon, du grec andro, homme, et gyne c'est femme. Bah tiens justement, il y a un mythe de l'androgynie, puisqu'on parlait de ça la dernière fois ! Dans Le Banquet de Platon, il y a un moment où les convives se disputent autour de la question de l'amour. On demande à Aristophane 'Pourquoi les hommes et les femmes sont-ils malheureux en couple ? Pourquoi ne trouvent-ils pas leur moitié ?' Aristophane raconte alors qu'à l'aube de l'histoire de l'humanité, les humains étaient composés des deux genres avec deux têtes, quatre bras et quatre jambes ! Un jour, ils ont défié les Dieux, ils font ce qu'on appelle le pêché d'hubris, le pêché d'orgueil, ils se croient aussi fort qu'eux, et on a déjà vu qu'ils n'aiment pas beaucoup ça les Dieux. Pour les punir, ils décident de les couper en deux et donc de les condamner à chercher la bonne moitié toute leur vie. Et si les hommes sont malheureux, c'est qu'ils ne l'ont pas trouvé. Au fond, c'est la recherche de l'unité perdue. C'est une question assez récurrente dans mon œuvre. Et dans ce nouveau roman aussi. Ann, qui est un nom épïcène, quelqu'un sait ce que ça veut dire ?*

— *C'est un prénom à la fois d'homme et de femme comme Dominique.*

— *Ou Camille !*

— *Tout à fait. Donc Ann, depuis qu'elle est petite ne se pose pas tellement la question du féminin masculin, elle est les deux. Le roman commence en Suisse. Grammaticalement, il n'y a aucun signe que c'est une fille, tout le monde pense que c'est un homme. Mais alors qu'elle décide d'être prof en Iran, elle descend de*

l'avion voilée. Mais la nuit elle sort en garçon. Une fois elle va se faire choper. Et... Suspens. Ça m'intéresse beaucoup de parler de l'Iran à travers ce genre de personnage, Ann cristallise bien les paradoxes de la société iranienne. Par exemple, la transsexualité est autorisée en Iran.'

Elle en profite pour prêter à Pauline le DVD *Une Femme iranienne*, de Negar Azarbayjani, un très beau film qui traite ce sujet.



Elle nous apprend aussi qu'elle va rencontrer Mahnaz Mohammadi à Téhéran, une cinéaste condamnée à cinq ans de prison pour s'être opposée au régime iranien, libérée mais sous surveillance. Bahar nous raconte qu'elle l'avait rencontré en entretien en 2008, que c'était un moment très fort face à cette réalisatrice qui travaille particulièrement sur la thématique des femmes, ce qui est loin d'être évident en Iran. Cécile, quant à elle, l'a contacté via son amie baroudeuse Sybille : *'Eh oui le même prénom que la jeune fille qu'aime Léo dans Illettré !'* répond Cécile à une remarque à mi-voix d'une élève qui fait la référence. *'Sybille a traversé l'Iran à vélo, elle connaît très bien ce pays, mais comme elle connaît Mahnaz, elle n'a plus le droit d'y aller...'*



Pour mieux nous la présenter, elle nous montre une vidéo que Mahnaz avait enregistrée juste la veille de son départ en prison. Elle y présente les livres qu'elle compte emporter avec elle : *Gérer sa colère Pour les Nuls*, Cécile demande à Bahar de nous donner l'iranien pour colère, -*khasm*, qui se prononce phonétiquement 'rasm', *'Ça sonne bien colère hein ?'* . Elle emporte aussi un livre de philosophie *'Du grec -philo, aimer, et -sophie, la sagesse,*

aimer la sagesse, c'est plutôt joli non ? Cécile propose aux élèves de poser leurs questions par rapport à Mahnaz à Bahar qui en connaît davantage sur les problématiques iraniennes, ayant travaillé dessus et en étant originaire.

'Pourquoi elle part pas ?

— Peut-être parce qu'il y a des pressions sur sa famille. Mais surtout peut-être qu'elle n'a pas envie de partir, qu'elle n'a pas envie de quitter son pays, qu'elle a envie de rester et tenir tête au régime, voir jusqu'où ça peut aller...

Cécile s'enquiert du ressenti des élèves : *'Comment l'avez-vous trouvé dans cette vidéo ?*

— Elle a l'air d'avoir peur.

— Elle est courageuse !

— Quelles questions vous aimeriez lui poser ?

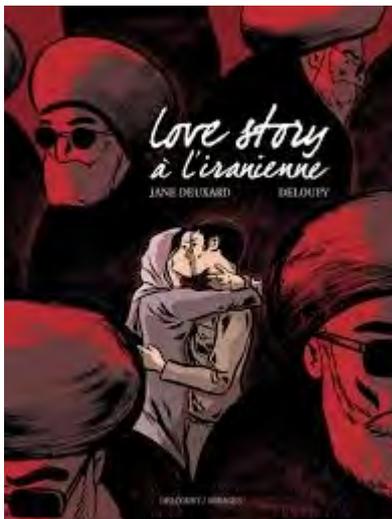
— Si elle a peur.

— Est-ce qu'elle est plus en colère qu'avant ?

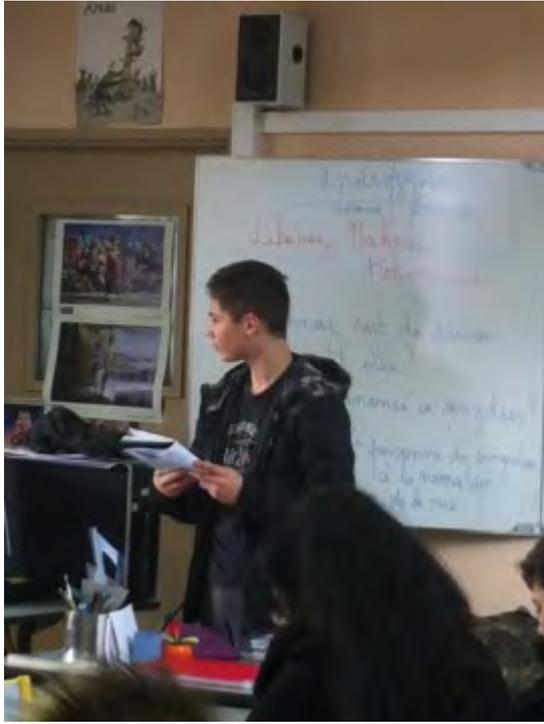
— Comment s'est-elle sentie quand elle a été libérée ?

— Eh bien, c'est très bien que vous posiez cette question, parce que ça va être votre exercice d'écriture aujourd'hui !'

Pauline et Cécile leur proposent d'écrire à la première personne du singulier ce que Mahnaz aurait pensé à sa sortie de prison. Pendant l'atelier, Pauline passe entre les tables avec une BD sur la difficulté des relations là-bas, *Love Story à l'iranienne* de Jane Deuxard et Deloupy.



Cécile aussi passe d'un bout à l'autre de la classe pour encourager, donner des conseils... Ce sujet semble donner du mal aux élèves. Pauline nous explique à Bahar et moi que c'est une semaine un peu compliquée pour les élèves, non seulement ce n'est pas un sujet facile et même plutôt assez sensible, et ils sont fatigués, c'est bientôt les vacances, ils ont deux jours de Brevet blanc en fin de semaine... On comprend que l'exercice leur donne un peu de peine.



Pourtant à la fin de l'atelier, ce sont de beaux rendus et de belles pensées qu'ils nous ont offerts, Ilona toujours généreuse de sa plume, nous lit les trois pages qu'elle a écrites très inspirée. Une jolie note pour finir l'année !

LES MYTHES NOUS AIDENT À COMPRENDRE LES PHÉNOMÈNES HUMAINS EN PROFONDEUR.

Lundi 21 novembre : Avec Cécile Ladjali, Pauline Élion, professeure de français

C'est le même petit rituel depuis maintenant deux mois. Arrivée des élèves en classe, la mine encore un peu endormie pour certains, et la distribution de leur carnet d'écriture. Aux côtés de Cécile Ladjali, la professeure Pauline Élion leur présente la séance : 'Réécriture d'un mythe' et précise que l'apport théorique de celle-ci sera reprise en cours.



'Alors, qu'est ce qu'un mythe ?' commence-t-elle par demander à ses élèves qui ne se font pas prier pour répondre :

'C'est une légende, comme l'Odyssée d'Ulysse !

— C'est les dieux, Zeus tout ça...

— Y a la guerre de Troie aussi !'

Cécile les félicite pour ces réponses qui montrent qu'ils ont déjà étudié des mythes et qu'ils en ont gardé de bons souvenirs, mais leur donne tout de même l'origine étymologique du mot, du grec *mutos*, le récit, et précise qu'il s'agit plutôt d'une tradition orale. Mais surtout elle pose cette question 'Pourquoi les hommes créent-ils des mythes ?'. Là encore les élèves en ont déjà une petite idée :

'Pour donner une leçon.

— Oui, une leçon de morale. Dites-en moi un peu plus, quels mythes avez-vous déjà étudié ?

— L'Iliade et l'Odyssée.

— Les fameux mythes d'Homère ! Très bien. Est-ce que vous n'en connaissez pas d'autres ? Par exemple, Les Mille et une nuits peuvent être considérés comme un mythe ? Vous connaissez cette histoire ?

— Oui c'est Shéhérazade, qui raconte des histoires à un sultan pour pas qu'il la tue, et elle fait ça pendant mille et une nuits jusqu'à ce qu'il décide de pas la tuer parce qu'il aime trop ses histoires.

— C'est tout à fait ça ! Et ça fait penser à un autre mythe que vous avez évoqué...

Vous ne voyez pas ? Le schéma de faire attendre, de repousser sans arrêt un moment fatidique ?

— Si c'est comme Pénélope la femme d'Ulysse qui défait toujours sa toile pour pas devoir épouser un autre homme !

— Et bien, vous les connaissez plutôt bien ces mythes. Vous savez quel est le pire mythe selon moi ? C'est le mythe d'Œdipe. Vous connaissez ? La version féminine d'Œdipe si je puis dire, c'est Électre. Vous voyez ? Non ? Alors je vous raconte !'

Cécile se lance donc dans la narration, ponctuée des réactions quelque peu outrées des élèves en entendant cette histoire où un oracle prédit qu'un enfant à naître va tuer son père et coucher avec sa mère. Abandonné, il est

recueilli par les souverains du royaume voisin et grandit heureux à Corinthe. Accusé d'être un enfant illégitime, il va voir l'oracle pour découvrir la vérité, mais celui-ci ne lui répond que ce qu'il avait dit à ses parents avant sa naissance et Œdipe fuit Corinthe pour éviter que la prophétie ne se réalise en étant près de ceux qu'il pense être son père et sa mère. Sur la route, il se dispute avec un vieillard et le tue, c'est son père, la première partie de la prophétie s'est réalisée.

'Alors vous pouvez deviner ce qu'il va se passer maintenant ?

— Bah il va tomber sur sa mère, mais comme il sait pas que c'est sa mère du coup il veut la gérer.

— Oui c'est un peu ça l'idée' répond Cécile amusée du naturel de l'élève en faisant cette réponse.

'Mais en plus elle a vingt ans de plus... C'est une cougar !

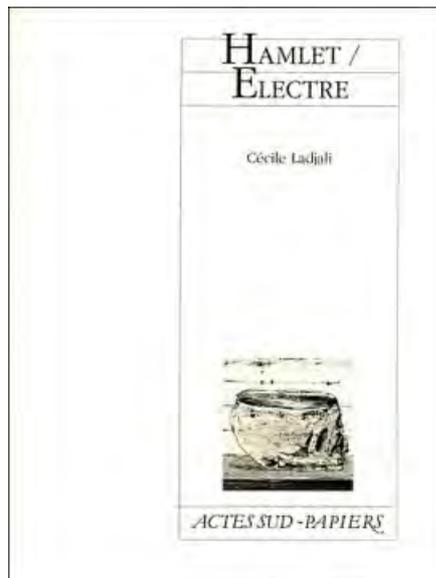
— C'est vrai qu'on dit ça pour les femmes qui aiment les hommes plus jeunes, mais vous remarquerez qu'il n'y a pas de mot pour l'inverse, pour désigner les hommes âgés qui aiment les jeunes femmes !'

Après cette petite parenthèse un peu décalée et finalement assez drôle, Cécile finit l'histoire de façon assez abrupte et cynique :

'Bon à la fin, Jocaste, la mère et la femme d'Œdipe, comprend qui il est vraiment. Là elle se pend, lui il se crève les yeux. D'ailleurs de ses yeux coule de la bile noire, vous savez ce que ça représente ? Dans la mythologie grecque, la bile noire, c'est la mélancolie. Bon et alors le pire crime d'Œdipe au fond c'est quoi ? Ce n'est pas d'avoir tué son père, ni d'avoir couché avec sa mère. Non, son crime, c'est un crime de démesure, c'est-à-dire qu'il s'est cru au dessus des prédictions de l'oracle, il a voulu détourner ce qu'ont décidé les dieux. Et dans la Grèce antique, c'est le pire qu'on peut faire, comme avec le mythe de Prométhée, condamné à être attaché à un rocher sur le mont Caucase, son foie se faisant dévorer par un aigle chaque jour, et renaissant la nuit pour subir la même chose le lendemain !

— Sympa...' commente une élève un peu dégoûtée à l'idée de ce supplice.

Pauline fait signe à Cécile qu'il faudrait avancer un peu car le temps file vite !



'Alors et moi en fait, je vais vous faire travailler autour de la pièce Hamlet de Shakespeare et Électre, un mythe grec notamment écrit pour le théâtre par Sophocle, qui a aussi écrit Œdipe roi. Pauline vous a donné tout à l'heure un terme très important : réécriture. Qu'est-ce que c'est une réécriture ?

— On prend une histoire et on la reprend comme on veut.

— C'est l'idée ! Et on peut le faire de quelles manières ?

— Y a la parodie par exemple !

— *Bon et alors retournons à notre grande question, pourquoi les mythes ? Je vais vous expliquer. Avant, j'ai déjà dû vous en parler, j'enseignais en Seine-Saint-Denis comme ici, dans un lycée à Bobigny. À cette époque, on parlait beaucoup du conflit israélo-palestinien. Est-ce que ça vous dit quelque chose ?*
Tous les élèves opinent du chef.

'Oui, c'est après la Seconde Guerre mondiale, on a créé Israël en prenant des terres à la Palestine, qui veut les reprendre et ils se font la guerre depuis longtemps maintenant.

— *C'est ça, c'est un bon résumé. Et pourquoi l'état d'Israël a-t-il été créé ?*

— *Parce qu'il y a eu la Shoah.*

— *En tout cas, évidemment les Palestiniens ne sont pas contents, ce que l'on peut bien comprendre.*

— *Ils ont qu'à faire de la colloc' !* lance joyeusement un élève avec une innocence qui nous rappelle l'absurdité des guerres.

'On aimerait que ce soit aussi simple' reprend Cécile en continuant son anecdote, *'Les palestiniens envoient des roquettes, les israéliens construisent un mur, enferment les palestiniens dans une forme d'apartheid. On en entendait énormément parler dans les années 2000, et il y avait beaucoup de manifestations en soutien à l'un ou à l'autre des camps. Il arrivait que mes élèves, pour beaucoup pro-palestiniens, tiennent des discours antisémites. Et je ne me sentais pas au niveau ni point de vue historique, ni d'un point de vue politique pour leur en parler. J'ai donc choisi la littérature pour leur en parler métaphoriquement, parce que ça, c'est mon domaine.'*

Car les écrivains doivent s'inscrire dans leur temps. En digressant un peu, comme parfois elle le fait pour mieux illustrer ses propos, elle nous raconte la rencontre du poète palestinien Mahmoud Darwich et son ami philosophe Georges Steiner d'origine juive en nous citant le début de leur échange, de Darwich à Steiner : *'Voulez-vous que nous parlions hébreu ? — Mais je ne parle l'hébreu.'* Les a priori sont vite effacés.

Pour illustrer cette situation entre Israël et la Palestine qu'elle considère fratricide, Cécile va chercher dans les mythes des figures pouvant représenter ce clivage tout en montrant les points communs qui peuvent s'en dégager. Elle pense *Hamlet/Électre*. *Électre*, c'est les grecs, c'est le théâtre antique. *Hamlet*, c'est le XVIIème, c'est le théâtre élizabéthain. On a donc une géographie très différente et deux époques très différentes. Elle demande aux élèves s'ils connaissent l'histoire de ces deux pièces. Silence éloquent.

'Alors on commence par laquelle ?

— *Hamlet !*

— *Au début, Hamlet est très malheureux de la mort de son père. Un soir, son fantôme vient lui apprendre qu'il a été assassiné par son oncle Claudius et sa mère Gertrude, qui se sont ensuite mariés et ont pris le pouvoir. Il décide de le venger. Il va demander à une troupe de comédiens de venir rejouer la mort de son père devant la cour. Au moment où Claudius voit la scène, il panique et se trahit, ce qui détermine Hamlet à le tuer.'*

Elle leur parle aussi de la belle et mélancolique Ophélie, l'amante délaissée d'Hamlet, et de sa folie, de sa mort qui mène Laërte son frère à provoquer le héros éponyme en duel. Une lame empoisonnée, Hamlet blessé, des épées échangées, Laërte tombé. Un verre de vin empoisonné, une simple gorgée, Gertrude tuée, l'oncle Claudius transpercé, le père d'Hamlet est vengé. Hamlet succombe à la morsure venimeuse de l'épée.

'Un sacré bazar à la fin !' , conclut Cécile légèrement après avoir raconté cette histoire sur un ton amusant, comme elle sait bien faire pour plaire aux élèves.



'Et pour Électre, c'est un peu pareil. Elle adore son père qui a été assassiné, lui aussi, par celui qui est devenu son beau-père et sa mère. Et elle ne rêve que d'une chose, venger son père. Elle va demander à Oreste son frère de l'y aider et ils vont y arriver.'

Elle coupe un peu court l'histoire d'Électre car le temps presse, la fin de la séance approche. *'Ce sont donc deux personnages qui ne viennent pas du tout du même endroit, ni du même temps. Et pourtant, il y a tant de points communs dans leur destin ! J'ai donc décidé de me saisir de ces deux histoires, de ces deux personnalités pour illustrer le conflit israélo-palestinien. Hamlet est plein de questions, c'est un personnage talmudique, comme les juifs, Électre de son côté est énervée, résistante, comme les palestiniens. C'est caricatural, mais simple. J'ai eu des problèmes de tous les côtés, mes amis juifs me disaient 'C'est antisémite !', mes amis arabes me disaient 'C'est anti-arabe !'. Mais c'est une pièce qui dit au fond que deux personnes dans la haine de l'autre peuvent aussi avoir des points communs, que les choses sont complexes et qu'on ne peut pas plier ça à coup d'arguments qui n'en sont pas.'* Elle reprend la narration de sa pièce. *'Les personnages vont d'abord se haïr, puis apprendre à se connaître puis s'aimer et échanger leur vengeance. J'ai laissé la fin ouverte car au théâtre, il est très important de laisser un champ ouvert à l'interprétation du metteur en scène et des comédiens.'*

Elle propose aux élèves de faire quelques lectures d'extraits de la pièce. Elle en fait une première avec Patrick.



'On est à Caïna, ça vous fait penser à quoi ?

— Cocaïne !

— Alors non pas cocaïne, ça vient de Caïn. Caïn c'est quoi ? C'est dans la Bible, Caïn tue son frère Abel. Et dans l'Enfer de Dante, le niveau le plus bas, réservé aux fratricides s'appelle Caïna. Voilà pourquoi j'ai appelé ce monde imaginaire Caïna.'

Une nouvelle lecture, scène 2 de l'acte I.



'Tous les personnages ont un problème de cécité dans ma pièce. Là, Oreste devient aveugle.'

Encore quelques lectures, puis elle nous raconte la mise en scène de sa pièce à la MC93 et le débat vif d'intelligence qui s'est tenu après avec les élèves. La cloche sonne. Elle n'oublie pas de leur rappeler : *'Les mythes nous aident à comprendre les phénomènes humains en profondeur.'*

LE SPECTATEUR FAIT L'ŒUVRE

Mardi 13 décembre : Séance 'Hors les murs' à la médiathèque Marguerite-Yourcenar de Rosny-sous-Bois

Avec Arab Boudine, responsable de la médiathèque, Mireille Coquille, professeure d'arts plastiques, Michel Frimaudeau, sculpteur

Cet après-midi, c'est un moment particulier de la résidence, c'est la première fois que les élèves sont de sortie pour aller à la médiathèque Marguerite-Yourcenar, à quelques rues du collège. C'est Arab Boudine, le directeur, qui nous accueille avec son enthousiasme habituel et son sourire chaleureux. Pour lui, que les élèves se sentent bien à la médiathèque et surtout qu'ils ne se sentent pas dans un cadre scolaire, est primordial. Il veut qu'ils se sentent les bienvenus, aujourd'hui bien sûr mais aussi tous les autres jours. Nous nous installons du côté du secteur jeunesse, les élèves sur la plateforme un peu surélevé, quelques uns sur les petits fauteuils et canapés qui sont disposés sur les bords, je m'installe à leurs côtés avec leur professeure d'arts plastiques Mireille Coquille. Arab nous fait la présentation de la médiathèque, *'Bienvenu à la médiathèque ! Qui n'est pas une bibliothèque, qui sait pourquoi ? Vous connaissez la différence ?*

— *La médiathèque c'est quand il y a du multimédia, des CDs, des DVDs...*

— *C'est ça ! Alors ici tout est gratuit, l'inscription est gratuite, le prêt aussi, et les événements culturels, parce qu'il y a aussi des événements à la médiathèque.*

Tenez, dimanche dernier, on a fait un thé dansant, une petite guinguette. Vous voyez ce que c'est ? C'est vrai que c'est un peu un ancien terme, c'est un moment convivial où on mange, on boit et puis surtout on danse ! Voilà on a fait ça, c'était très sympa. Et vous voyez aujourd'hui vous pouvez rencontrer un sculpteur, des fois c'est des écrivains, comme Cécile qui va venir en mars, ou des historiens... Il y a plein de possibilités !'

Après cette petite introduction à la vie en médiathèque, Arab leur demande de lui raconter la résidence et les séances avec Cécile.

'C'est une auteure qui vient nous parler de ce qu'elle fait, de ce que c'est d'être écrivain.

— *Elle invite des gens aussi qu'elle connaît comme Murielle Magellan, une réalisatrice, qui écrit des scénarios et du théâtre aussi.*

— *Et elle vit à Rosny !*

— *Elle nous a aussi montré une vidéo hier d'une réalisatrice en Iran qui a été emprisonnée.*

— *Et pourquoi elle a été emprisonnée ?*

— *Parce qu'elle s'est opposée au régime, mais maintenant elle est libre, mais elle est surveillée.*

— *Donc pas vraiment libre quand même.'* signale Arab sur le ton de l'humour, les élèves rient, consentent à cette interprétation. *'Et alors, qu'est-ce que ça fait d'avoir une auteure qui vient vous voir ?*

— *Bah ça fait bizarre, on réalise pas trop...*

— *Au fond, c'est une personne comme les autres. Par exemple, elle nous a montré qu'elle aussi elle faisait des fautes des fois.*

— *Moi ça m'a donné envie de la lire, j'ai lu Illettré, c'était compliqué mais j'ai bien aimé.*

— *Et qu'est-ce que vous avez écrit alors ?*

— *On a écrit sur des photos, au début c'est dur de trouver l'inspiration mais au fur et à mesure ça vient.*

— *Et est-ce que vous écrivez sinon dans la vie ?*

— *Bah euh pas vraiment...*

— *Si, Ilona elle écrit !*

— Et il n'y a qu'Ilona qui écrit ? Vous n'écrivez pas les autres des fois ? Ce que vous pensez ou des paroles de musique ...

— Si, moi j'écris des chansons !

— Moi j'écris un peu mais pour moi quoi.'

Il est agréable de voir les élèves sortir peu à peu de leur coquille, les entendre assumer des choses qu'ils ne diraient pas forcément en classe. J'ai la nette impression qu'ici, ils se sentent un peu plus libres, et c'est un autre rapport qui s'installe entre nous, un peu plus confiant. Je ne leur avais jamais tant parlé jusqu'à cette sortie, et il me faut admettre que le cadre scolaire ne permet pas toujours d'apprendre à les connaître. Il est temps de passer à la raison de leur venue : l'exposition de l'illustratrice Mandana Sadat et la rencontre avec Michel Frimaudeau, sculpteur.

Arab leur montre les tableaux de Mandana Sadat : 'Lequel de ces tableaux vous montre ses origines ?', il commence par cette question car Mandana est d'origine iranienne, comme Cécile ! Les élèves en pointent deux qui s'apparentent en effet au style graphique persan.



'Quelles sont ses inspirations d'après vous ?

— Japonaises !

— En effet. Alors je vous la présente un peu. Mandana est une illustratrice pour enfants. Mais ce n'est pas péjoratif, c'est pas parce que c'est pour les enfants que c'est plus facile. Il y a un grand travail artistique derrière tout ça ! D'ailleurs, il y a de grands illustrateurs jeunesse très reconnus, par exemple Tomi Ungerer, vous le connaissez ? C'est celui qui a fait Les Trois brigands notamment. Il a une œuvre très importante et maintenant, il a un musée à son nom à Strasbourg. Revenons à Mandana ! Quel est le thème prédominant dans les œuvres que vous voyez ?

— Les animaux.

— Et il s'avère que c'est aussi le sujet de prédilection de Michel qui est avec nous aujourd'hui et dont vous allez voir les travaux de l'autre côté de la médiathèque ! Et d'ailleurs j'ai vais lui laisser la parole pour qu'il vous raconte un peu ce qu'il fait.'

Michel nous raconte donc son art. Tout part de son observation de la nature, c'est ce qui lui plaît de représenter dans ses sculptures de structures métalliques, faites d'objets de récupération. Pour lui, la sculpture n'est pas tellement éloignée de l'écriture ; dans chacun de ces domaines, il y a un sujet qu'on développe. Dans le livre, il y a les personnages, les événements qui s'entremêlent le long de la trame principale, dans ses sculptures, il y a les différents métaux qui se fondent ensemble, les couleurs qu'il assemble pour créer une forme concrète mais toujours laissée supposée à l'interprétation. Pendant ce temps, Mireille, la professeure d'arts plastiques, distribue aux élèves une fiche d'exercice concernant les deux expositions.



Nous nous disons qu'il vaut peut-être mieux séparer la classe en deux groupes, l'un sur celle de Mandana Sadat, l'autre sur celle de Michel et puis d'échanger, car les élèves sont nombreux et d'un enthousiasme quelque peu débordant.



Je reste avec le premier groupe sur l'exposition des illustrations et les aide à trouver les réponses au questionnaire. J'en profite aussi pour discuter avec eux d'autres choses, un peu de tout et de rien, de ce qu'ils aiment surtout, ce qui les intéresse, pour apprendre à mieux les connaître. Après donc une joyeuse conversation, notre petit groupe va faire un tour de l'autre côté de la médiathèque pour voir les animaux métalliques, et aussi quelques peintures, de Michel Frimaudeau.



Sumi Khan semble plus intéressé par les statues de fer, il va directement voir Michel et lui demande quelles techniques il utilise pour les créer. Il lui parle de soudure, de soudo-brasage : un procédé qui consiste à faire fondre du métal, qu'on appelle laiton apprend-on, sur du fer, du cuivre afin de les allier. Il parle de phosphore, d'auto combustion et de décapage. Il nous raconte aussi son parcours, il n'a pas toujours été artiste, il a longtemps été plombier chauffagiste. C'est grâce à son métier qu'il a commencé à récupérer de vieilles pièces de bois, de pierre, d'étain, de fer... Et les a fondus, travaillés, alliés pour en créer des sculptures.

'Qu'est-ce que c'est ? Une poule ?

— Tu peux y voir ce que tu veux, c'est ton imagination, ton regard qui décide. Pour moi, le spectateur fait l'œuvre.'

La visite touche à sa fin, Mireille rassemble ses élèves pour les remercier de leur attitude et pour avoir joué le jeu, remercier également l'équipe de la bibliothèque pour leur accueil chaleureux, et bien entendu Michel pour sa gentillesse et sa disponibilité. Arab leur rappelle qu'ils sont toujours les bienvenus et tout le monde se dit de toute façon *'Bonnes vacances, et à bientôt'*, car si c'est la première fois que nous nous installons pour un moment de partage à la médiathèque, c'est loin d'être la dernière...

D'ailleurs, une rencontre sculptée in situ

(<http://www.hors-limites.fr/edition/2017/une-rencontre-sculptee-in-situ/19-03-2017-15-00/>)

y aura lieu le dimanche 19 mars avec nos deux artistes en résidence, Cécile Ladjali et Marco Castilla, pour un moment de poésie et de convivialité !

BABEL, C'EST SENSÉ ÊTRE LA PUNITION DE DIEU, MAIS COMME MON AMI PHILOSOPHE GEORGES STEINER, JE PENSE PLUTÔT QUE C'EST UNE BÉNÉDICTION, LA RICHESSE DES LANGAGES, LA DIVERSITÉ DE FAÇONS DE PENSER...

Vendredi 27 janvier 2017 : Septième séance de la Résidence In Situ au collège Albert Camus de Rosny-sous-Bois

Ce matin, nous sommes nombreux dans la salle A22 de Pauline Élion, professeure principale et professeure de français, qui cette fois n'est pas là pour nous accueillir, la séance ayant lieu hors de ses heures de cours. En effet, il n'a pas été évident de fixer une date qui puisse convenir au plus grand nombre pour cette séance de 'passation' entre Cécile Ladjali et Marco Castilla. De l'association, nous sommes venus à deux, Sébastien et moi, avec le renfort de nos amis de la médiathèque Marguerite-Yourcenar de Rosny-sous-Bois, Arab, Cécile et Marie. Yasmine di Noia, chargée de mission à la Culture et l'Art au Collège, est là elle aussi, accompagnée de Bahar Makooi, la journaliste en résidence nomade dans le département. Et bien sûr, il y a les professeurs venus curieux assister à cette séance un peu hors norme, Mme Marie-Line Oudin, professeure d'histoire qui est déjà venue à plusieurs reprises, Mme Céline Mansouri que nous rencontrons pour la première fois, professeure d'EPS, Mme Coquille, professeure d'arts plastiques qui a accompagné les élèves pour la sortie à la médiathèque du 13 décembre dernier. Et enfin, c'est Amandine Biget, la documentaliste du collège, qui donne la parole à Cécile qui est là pour passer le relais à Marco, mais aussi et avant ça, pour nous raconter son voyage de décembre en Iran.



Elle commence par nous montrer une photo d'elle et Mahnaz qui s'embrassent... sur la bouche ! Face aux élèves un peu étonnés, elle explique que c'est coutume là-bas. Elle nous raconte les premiers quatre jours de ballade dans Téhéran et dans les montagnes en nous montrant quelques photos. Elle rappelle aux élèves l'histoire de Mahnaz. Les élections truqués, le soulèvement étudiant, la répression dans le sang, sa prise de position, son emprisonnement pour opposition... Plus d'un mois dans une cellule d'un mètre sur un mètre cinquante. On en a mal aux membres rien que d'y penser, et dans les yeux des élèves, on voit bien qu'ils sont impressionnés. Malgré les risques d'être arrêtée à nouveau, Mahnaz a décidé de rester en Iran se battre à sa mesure contre le régime. Cécile nous dit en avoir été surprise, mais il s'avère que Mahnaz est heureuse d'être là-bas, elle dit : *'C'est là qu'il y a des choses à faire'*. Et de toute façon, son passeport lui a été confisqué. Mais elle a des soutiens, des amis qui l'ont aidé sortir de prison. *'Des fois, elle avait les larmes aux yeux mais la plupart du*

temps elle était très joyeuse. Elle nous raconte sa joie de vivre, surtout à travers le récit d'un dîner chez Mahnaz avec des amis, son mari Oman, vétérinaire, et leur fille de seize ans. Dans les montagnes, elle ne met pas de hijab, et personne ne dit rien parce que tout le monde connaît son père. Elle va partir en Allemagne pour étudier bientôt.

Elle nous montre des photos de la maison d'Oman dans les montagnes, des photos de leur petit groupe qui se réchauffe sous des couvertures. Elle nous explique qu'avant, la maison avait un étage souterrain avec un puits d'eau chaude soufrée *'Très bon pour la peau, ça !'*, et une salle qui faisait office de salon de thé ouvert à tous.

Elle a aussi rencontré son oncle biologique et sa famille. Elle fait toujours défiler les photos : fresque des martyrs dans les rues de Téhéran, boîte à sous pour les pauvres, bazar de Téhéran... Et elle sort de son sac son roman en cours : *'J'ai été amenée à faire des modif.'* nous dit-elle en pointant ce bloc de papiers noircis d'encre et submergés de post-it roses, verts, jaunes... *'J'aurais pu l'écrire quand même comme ça. Quand on vise le cœur, l'humain, le respect de l'humanité, on peut toujours écrire. Mais d'un point de vue réaliste, il fallait changer.'* Par exemple, dans son roman, elle fait se balader son personnage principal Ann tout le temps, en vérité elle ne pourrait pas faire tant de trajets à pied. *'Du coup il a fallu lui donner sa belle Peugeot toute cabossée !'*



Cécile n'oublie jamais qu'elle parle toujours beaucoup et propose donc aux élèves de poser des questions.

'Est-ce que vous avez eu des problèmes ?'

— *Alors... Pas vraiment... Pas de graves problèmes en tout cas. J'avais apporté une bouteille de vin, parce que j'aime beaucoup ça',* nous dit-elle comme en confiance, *'et puis là-bas, bah c'est interdit. Alors je l'ai mise dans le mini bar de l'hôtel et le soir, elle avait disparu ! J'espère au moins qu'ils l'auront bu parce que c'était quand même une bonne bouteille... Du coup là-bas, ils s'organisent. On peut se faire livrer toute sorte de choses interdites à fumer ou à boire. Ils ont un alcool très fort mélangé à de la bière à 0°, c'est dégueulasse. Puis des fois pour visiter des monuments, on se fait fouiller. Il y a une entrée pour les hommes, une entrée pour les femmes. Moi je suivais mon mari et je me suis pris un coup ! J'ai vite parlé en français pour qu'ils comprennent que je n'avais pas compris et j'ai filé côté femme. Mais bon à part ça, on n'a vraiment pas eu de soucis.'*

Elle nous montre des photos d'elle en hijab sur son téléphone. Elle nous explique que là-bas dans la vie il y a le *daroun*, le dehors, et le *biroun*, ce qui se passe à l'intérieur - *'où on peut être avec des garçons, fumer, fumer des joints, boire...'*

Elle nous explique que c'est près du bazar qu'on change les rials en dollars à la volée. *'On ne va pas à la banque, les taux de change sont plus réels ici.'* Grâce

à ce voyage, elle a pu ajouter des noms de rues qu'elle ne connaissait pas, constater que le trafic est catastrophique : *'Je ne sais pas comment les font pour ne pas se faire écraser !'*. Tant de détails sans lesquels elle n'aurait pu insufflé autant de réalisme à son roman.

Elle lit un chapitre. Une nuit dans Téhéran. Ann est habillé en garçon. Elle écoute *Rock'n'roll Suicide* de Bowie.

'Un autre ?' Elle lit.

'C'est encore la nuit ?'

— *Oui, tiens, vous me faites remarquer que c'est surtout ces passages là que j'ai changé.'*

Elle raconte qu'il y a beaucoup de vitrines américaines, mais c'est tellement cher que les gens ne peuvent pas se l'offrir. *'Là-bas on mange pour vingt centimes. La soupe que j'ai mangé le premier soir, délicieuse, avec plein d'herbes, un peu piquante, c'était cinq centimes !'*

D'autres questions... *'Est-ce que vous avez regardé la télé là-bas ?'*

— *Oui un peu, c'était en persan alors on comprenait pas grand chose. Mais on a vu par exemple un sitcom de propagande contre le Shah. Il n'y aucun film avec des filles sans hijab. Même dans le sitcom alors que ça se passe avant la révolution islamique, les femmes n'en portaient pas à cette époque là !'*

— *Et dans les dessins animés ?'*

— *Ah je n'ai pas regardé...'*

Elle lit une description du sitcom de propagande. *'J'ai quand même senti un pays où les gens sont obligés de faire ce qu'on attend d'eux, la propagande partout... Et si je dois ajouter une dernière chose, mon anglais est catastrophique, alors APPRENEZ LES LANGUES !'*

Et c'est Bahar qui posera la dernière question, elle se demande comment Mahnaz a réagi quand Cécile lui a raconté qu'elle avait parlé aux élèves de son histoire, qu'ils avaient écrit à partir de celle-ci. Et évidemment, elle était très émue.



'Je passe le micro à Marco ?'

Marco se présente un peu : peintre, plasticien, sculpteur, photographe ; il a un certain nombre de cordes à son art. Très vite, il aborde son sujet et source d'inspiration principale : la Tour de Babel. *'Est-ce que quelqu'un sait ce que c'est ?'*

— *C'est des gens qui construisent une tour pour toucher le ciel et arriver jusqu'à Dieu, après je sais plus...*

— *Oui c'est un très bon début. C'est un récit biblique pour dénoncer notamment le pêché d'orgueil – hubris en grec, je crois que Cécile vous en a déjà un peu parlé – des hommes.'* Babel, c'est le brouillage, c'est la punition de Dieu. Avant, tous les hommes parlaient le même langage. Pour les punir de leur orgueil, qui consiste à vouloir s'élever aussi haut que lui, Dieu va les diviser en créant plusieurs langues, ce qui rend toute communication impossible. *'On appelle ce passage la confusion des langues.'* Suite à quoi les hommes se disperseront à

travers le monde. Paul et Patrick font tous les deux une lecture de textes de la Bible sur Babel tandis que Marco fait défiler des représentations iconographiques de la tour au tableau.



Il nous raconte l'origine de Babel. Tout commence en -600, -300 avant J.C., à Babylone, en Mésopotamie. *'C'est un peu au-dessus de Persépolis en Iran pour vous situer. C'est le berceau de l'écriture.'* Marco donne l'étymologie du mot, de l'akkadien *bāb-ili* : 'les Portes [*bāb(um)*] de Dieu[*ili(m)*]'. En -300, -600 avant J.C., une invasion perse ravage Babylone. Les images défilent. Tombeau de Darius Ier. Capture d'écran de la série Arte *Alexandre Le Grand, le Macédonien*, dans les jardins suspendus de Babylone. Tableau de Brueghel l'Ancien, la représentation la plus connue de la Tour de Babel, 1563. *'Il s'est inspiré du Colisée après l'avoir visité notamment parce qu'il représentait pour les chrétiens de l'époque le symbole de la démesure et de la persécution. À Rome, les martyrs chrétiens y étaient jetés au lions.'* Son fils, Brueghel le Jeune, en a fait une copie. *La Tour de Babel* de Lucas van Valckenborch. Gustave Doré, *La confusion des langues*. Tous ont repris le modèle de Brueghel l'Ancien. Le minaret de Samarra en Irak s'en inspire également.



'On retrouve aussi cette référence dans beaucoup de films comme dans le paysage de gratte-ciel de Blade Runner, un film de science-fiction avec Harrison Ford, inspiré de la BD Immortel d'Enki Bilal, ou du film Metropolis, moins récent, il y a une belle métaphore à Babel. Les pauvres vivent dans les bas-fonds de la cité tandis que les riches vivent dans des sortes de jardins suspendus. Elle est très souvent reprise dans la SF, il y a plein d'autres exemples, dans 1984 de George Orwell, le Ministère de la Vérité...'



Marco reprend l'histoire de la 'vraie tour de Babel'. C'était à la fois une église, une mosquée, une synagogue, un lieu de piété et de foi. On appelle ça une ziggurat, à cette époque il y en avait partout. On disait que Dieu pouvait y descendre, et ainsi, les rois pouvaient se rapprocher de la divinité. Celle de Babylone s'appelait Etemenanki, ce qui signifie 'la Maison du ciel et de la terre', et qui était dédiée au Dieu Mardouk. Ce sont des fouilles allemandes qui ont révélé ses fondations : 91m de côté pour 90m de haut.

'Malheureusement, à cause des guerres, ces sites archéologiques sont très difficiles d'accès depuis un quart de siècle. En 2003, les États-Unis ont détruit des sites très précieux en Irak, Daesh aussi aujourd'hui détruit beaucoup de ces lieux historiques.'



Marco conclue cette longue présentation passionnée : *'Nous avons donc un récit biblique, une énième version de la chute, le symbole de l'orgueil et la punition de Dieu.'*

— *Enfin, on n'est pas obligé de le voir comme ça.'* intervient Cécile. *'Babel, c'est sensé être la punition de Dieu, mais comme mon ami philosophe Georges Steiner, je pense plutôt que c'est une bénédiction, la richesse des langages, la diversité de façons de penser...'*

Marco évoque les premiers fondements de sa tour à lui. *'Quand j'ai voulu faire ma tour, je ne me suis pas documenté tout de suite. J'aime mieux commencé avec ma pensée brute.'* Il nous parle du mouvement Bauhaus, de l'art brut dont il s'est inspiré. En France, Le Corbusier est probablement l'artiste le plus connu de ce mouvement et dont l'œuvre est la plus représentative de l'architecture brutaliste. Des photos défilent, et cette fois, les élèves en reconnaissent les bâtiments... Le Whitney Museum of American Art de Marcel Breuer, les Tours Aillaud à Nanterre, les Choux de Créteil, de Gérard Grandval.



'Quand on est artiste, on l'est pour se faire plaisir, et avec ce projet c'est ce que j'ai fait. J'ai utilisé les matières que j'aime travailler, le bois, le fer, la résine, et je me suis laissé porter par toutes les inspirations dont je vous ai parlé.' Il projette les différentes étapes de sa tour – qui fait plus de 8m maintenant ! Il y fait un hommage au constructivisme communiste. Il a ajouté des mots écrits dans l'alphabet cyrillique et en capitale, avec différentes typographies dont ils nous montrent quelques exemples.



L'heure de la fin de séance approche, Marco expose ses propositions pour les ateliers avec les élèves. Ils réaliseront tous un dessin d'une tour de Babel de leur inspiration et parmi tous ces dessins ils en choisiront 6 qu'ils réaliseront en maquette d'environ 1m. Puis, vers la fin de l'année, il les emmènera dans les rues de Rosny-sous-Bois pour photographier la tour qui est la plus babylonnesque à leurs yeux. Pour sûr, ils offriront de belles vues à leur tour...



IN SITU

Journalisme

Invitées à résidence

3 novembre 2016 •

Partager   

Elles sont douées, pétillantes et originaires de Seine-Saint-Denis. Tout au long de l'année, les journalistes Joséphine Lebard et Bahar Makooi vont rendre compte de résidences artistiques menées dans 10 collèges du département, à travers un feuilleton au ton rafraîchissant et personnel. Double portrait.

En blaguant, elles s'appellent elles-mêmes la Bavaroise et l'Iranyenne de Seine-Saint-Denis. Joséphine Lebard la blonde, née à Pavillons-sous-Bois, et Bahar Makooi la brune, made in Rosny-sous-Bois après être arrivée tout bébé de Téhéran, sont à elles seules un bon tableau vivant de la Seine-Saint-Denis, la preuve de sa diversité et de son énergie.

Travaillant toutes deux comme journalistes free lance dans des médias nationaux – Télérama et Le Monde pour Joséphine, France 24 et France Culture pour Bahar – elles se sont notamment fait connaître par la publication en 2015 de « Une année à Clichy » (Stock). Dans cette enquête fouillée et remarquable, fruit d'une année de reportage juste avant la commémoration des 10 ans de la mort de Zyed et Bouna, les deux jeunes femmes donnent à voir toutes les contradictions de cette ville complexe et attachante : fière d'elle-même mais décriée dans les médias, pauvre mais riche de tant de langues et d'histoires de vie.

Et comme chez elles, la Seine-Saint-Denis n'est jamais bien loin, elles vont cette fois, de novembre à mai, promener leur regard et leur plume dans dix résidences In Situ. Ce dispositif consiste à inviter pour

l'année entière un artiste dans un collège du département.

Evidemment, les deux femmes, âgées respectivement de 36 et 33 ans, étaient depuis longtemps en école de journalisme quand les résidences In Situ- qui fêtent cette année leurs 10 ans – ont été imaginées. Mais elles ont chacune à leur manière compris l'importance du contact avec l'art au cours de leur scolarité.

« Je viens d'un milieu où l'art était assez présent, donc je n'ai pas découvert le théâtre avec une résidence artistique. Par contre, ça m'a ouvert tout un pan de l'art que je ne connaissais pas : sa dimension expérimentale et comment le théâtre engage autant le corps que l'esprit », se souvient Joséphine à propos du passage d'une compagnie théâtrale dans sa classe de CM2.

Bahar, elle, retiendrait plus l'aspect de réseau, de possibles béquilles pour le futur. « Quand on grandit dans un quartier populaire, on a parfois moins de réseau qu'un enfant qui a grandi au cœur de Paris. Moi par exemple, quand je suis sortie de l'école de journalisme, ça m'a tout simplement rassurée de passer un petit coup de fil à un ancien de la Fondation 93 qui était venu animer des ateliers de journalisme dans mon collège dix ans plus tôt », souligne la jeune femme passée par le collège Albert-Camus de Rosny. C'est d'ailleurs au cours d'un atelier de cette même association que les deux inséparables se sont rencontrées.

Complices mais pas clones

Complices comme tout, les deux jeunes femmes sont pourtant loin d'être des clones, armées chacune de sa propre sensibilité. Il y a Joséphine la fonceuse et Bahar la réfléchie, Joséphine l'esthète et Bahar la politisée. Ces deux tempéraments, qui rejaillissent d'ailleurs dans les tableaux de leur livre sur Clichy, s'expliquent aussi par leurs vécus différents. Une éducation « très classe moyenne » pour Joséphine à Pavillons ; un lien au pays de ses parents – l'Iran – retissé petit à petit pour Bahar.

« Je pense que si je suis devenue journaliste, c'est parce que j'avais vraiment besoin de raconter l'histoire de mes parents et au-delà de ça la situation politique de l'Iran, raconte celle qui est retournée pour la première fois à 20 ans dans un pays que ses parents avaient fui à l'époque du régime du Chah. « C'est drôle, parce que mes parents m'ont toujours préservée par rapport à leur histoire, mais j'étais vraiment très politisée. A 8 ans, il paraît que je n'arrêtais pas de seriner ma mère avec Mandela. », dit-elle en riant. Une histoire de vie finalement très similaire à celle de l'humoriste Kheiron, réalisateur du touchant « Nous trois ou rien » et qui a lui grandi à Stains. « Mais d'ailleurs, ma mère et la sienne se connaissent depuis l'Iran, où elles s'étaient fortement engagées pour un quartier populaire de Téhéran. Ma mère, dentiste, et la sienne, infirmière, y avaient fondé un dispensaire », précise Bahar.

Autres chemins, autres motivations pour Joséphine. Pour l'aînée de 5 frères et sœurs, l'appétence pour le journalisme est plus venue de l'écriture et de l'art du portrait... même post mortem. « Petite, j'adorais faire des nécros, que j'enregistrais sur mon magnétophone. Par exemple, je me souviens très bien de la mort de Françoise Dolto, en 88, j'avais 8 ans. Un moment, ma mère m'avait dit d'arrêter parce que ça lui faisait peur. » Et Joséphine de conclure, joviale : « En fait, on est peu attaquées toutes les deux, c'est bien qu'on se soit trouvées ».

Ni angélisme ni sensationnel

A la sortie de l'école de journalisme, il n'allait pourtant pas de soi qu'elles exerceraient leur plume et tendraient leur micro en Seine-Saint-Denis, ni pour l'une ni pour l'autre. « C'est venu un peu plus tard, quand je me suis réinstallée dans le département, à Noisy-le-Sec, reconstitue Joséphine. Là, petit à petit, j'ai réalisé que je venais de là comme d'autres se sentent bretons ou occitans. Je me suis dit que ce ne serait pas illogique de rendre ce qu'on m'avait donné et aussi d'offrir une vision un peu plus nuancée de la Seine-Saint-Denis que celle qu'on voit habituellement dans les médias. Ni angélisme, ni sensationnel, c'est un peu notre leitmotiv ».

L'extrême dynamisme et la richesse humaine de ce département, véritable mine de sujets, ont fait le reste. Mais pour ces deux jeunes femmes, difficile de parler de ce territoire en simples journalistes. « J'en

parle avec d'autant plus de tendresse qu'il est mal aimé, confirme Bahar Makooi, qui est elle aussi revenue s'établir dans le 93, à Bagnolet. Pour moi, c'est un département extrêmement jeune et qui incarne l'avenir de la France. Il regroupe tous les enjeux de société de demain, bons ou mauvais. Bien sûr, l'enjeu du vivre-ensemble est ici encore plus important qu'ailleurs. Mais cette diversité est d'abord un vrai atout. Je suis tellement fière d'avoir des amis qui viennent de partout dans le monde. »

Dans « Une année à Clichy », les deux journalistes à l'empathie communicative donnaient à voir des parcours de vie durs, touchants ou exemplaires. Cette fois-ci, elles mettront en musique la rencontre d'un artiste et d'une classe, promesse lancée au vent. Leur récital à deux voix n'est pas terminé.

Christophe Lehoussse

Les résidences In Situ, kézaco ?

Lancé il y a 10 ans, le dispositif In Situ se propose d'installer en résidence à l'année des artistes dans 10 collèges du département, avec le concours du Conseil départemental. L'idée est à la fois d'ouvrir au maximum le champ de connaissance des élèves, de les confronter à des formes d'art qu'ils ne connaissaient peut-être pas jusque-là et de leur faire comprendre que la création n'est pas réservée à une élite culturelle. Engagé dans un processus de création, l'artiste invité rentre avec les élèves dans le détail de la genèse de son œuvre et les accompagne également dans plusieurs visites culturelles. Dès la 2e édition, cette palette s'est aussi enrichie d'une résidence nomade, assumée cette année par les journalistes Bahar Makooi et Joséphine Lebard.

Le bouillon de culture de Joséphine Lebard

- **Un livre que vous avez aimé** : Je vais commencer... en trichant un peu. Plus qu'aux livres, je suis attachée à des écrivains. Plus particulièrement à des auteures qui m'ont aidée à me construire en me proposant des personnages de femmes qui mènent leur vie en dépit des difficultés et des préjugés. Alors un grand merci à Jane Austen, Sylvia Plath, Virginia Woolf, Charlotte Perkins Gilman, Nancy Huston...

- **Une pièce de théâtre** : La petite Catherine de Heilbronn, d'Heinrich Von Kleist. L'histoire d'une amoureuse absolue qui quitte tout pour suivre un homme croisé quelques minutes. Je l'ai vu dans la mise en scène d'André Engel à l'Odéon. Près de dix ans plus tard, j'y pense encore.

- **Un film** : Les ailes du désir de Wim Wenders. Ou plutôt "Der Himmel über Berlin" en V.O (le ciel au-dessus de Berlin). Parce que, quand même, ce titre français est une horreur : on dirait un mauvais film érotique ! Wenders raconte l'arrivée sur Terre de deux anges dans le Berlin d'avant la chute du Mur. Je le choisis pour sa poésie et pour le regard de l'acteur Bruno Ganz dans lequel semble se refléter une bonté infinie.

- **Un morceau de musique** : The Art Teacher de Rufus Wainwright. Au-delà de la mélodie simple et belle, il faut lire le texte parce que Wainwright a ciselé les paroles avec une extrême délicatesse. Il dresse le portrait d'une femme désenchantée se rappelant son béguin pour son prof de dessin quand elle était jeune fille. Et qui se rend compte, que finalement, depuis cette passion à sens unique, elle n'a jamais plus aimé à nouveau.

- **Un tableau ou une œuvre d'art** : La salle des Rothko à la Tate Modern de Londres. Au milieu de ces toiles - des superpositions de bandes colorées - je me sens au chaud, apaisée. Un peu comme si je retournais dans le ventre de ma mère. Bon, d'accord, je n'ai pas beaucoup de souvenirs de cette période de ma vie, mais j'imagine...

Le bouillon de culture de Bahar Makooi

- **Un livre que vous avez aimé** : J'aime par dessus tout les récits biographiques traitant de l'enfance, surtout quand les racines sont lointaines, je me reconnais un peu dans ces histoires où les enfants

regardent le monde des adultes, son absurdité, sa violence, avec innocence ou humour. Alors Enfance de Nathalie Sarraute m'a beaucoup marquée, Persepolis de Marjane Satrapi et plus récemment "En finir avec Eddy Bellegueule". J'ai une affection particulière pour Samarcande d'Amin Maalouf qui raconte mon pays d'origine, l'Iran différemment.

- **Une pièce de théâtre** : Le dernier caravansérail d'Ariane Mnouchkine au Théâtre du Soleil. Ce théâtre est magique. Ariane Mnouchkine qui a travaillé avec des réfugiés Afghans pour cette pièce. Elle a transformé un drame, l'exil d'un pays en guerre vers un autre lieu de violence, le camp de Sangatte, en quelque chose de positif. Quand j'y pense, c'est dingue et triste, de constater que sa pièce - qui date du début des années 2000 - est totalement d'actualité ! Sinon je ne vais pas souvent au théâtre, enfants les parents de mes camarades d'école m'emmenaient avec eux. Pour moi ce sont des moments festifs autant que culturels.

- **Un film** : Mustang de Deniz Gamze Ergüven. Encore une fois pour son regard d'enfant, de jeune femme plutôt. J'aime cette petite fille, "Laleh", la cadette de la famille qui tient tête à tout le monde, à son oncle macho, à sa grand-mère dépassée par la tradition. J'aime aussi ce film pour ce qu'il montre de la puissance de l'amour fraternel. Et évidemment ses moments de grâce et de poésie.

- **Un morceau de musique** : Ma mère de Jean Ferrat parce qu'il chante une banlieue ensoleillée où l'on tombe amoureux, loin des clichés des années 2000, parce qu'il y décrit le courage des ouvriers aussi. C'était mon réveil matin pendant quelques années...

- **Un tableau ou une œuvre d'art** : J'aime beaucoup le travail de Guillaume Bresson. C'est un jeune artiste qui peint des jeunes de banlieue, capuches et survêtements à la Delacroix. La peinture classique appliquée aux quartiers, ça me plaît. C'est flatteur.

Les 10 artistes en résidence In Situ en 2016-2017

Cécile Ladjali et Marco Castilla- Littérature et photographie

Carine May et Hakim Zouhani- Cinéma

Capucine Vever- Arts visuels

Dominique Brun- Danse

François Orsoni- Théâtre

Marie Piémontèse- Théâtre

Compagnie Kiai- Cirque

La Souterraine- Musique

Olivier Darné- Arts Visuels

Les Siècles- Musique

A lire aussi : [Les résidences artistiques en Seine-Saint-Denis, tout un feuilleton !](#)

Christophe Lehoussé

Partager   



Résidences artistiques - Le feuilleton

Rosny-sous-Bois

Les résidences artistiques en Seine-Saint-Denis, tout un feuilleton ! (volet n°5)

6 décembre 2016 •

Partager   

Les résidences In Situ fêtent leurs dix ans ! Aujourd'hui, visite au collège Albert-Camus de Rosny-sous-Bois.

Chaque jeudi, les journalistes Joséphine Lebard et Bahar Makooi rendent compte de ces résidences artistiques dans 10 établissements

EPISODE 5

Recoller les morceaux

La sonnerie retentira dans quelques instants, j'entends déjà les cris d'excitation s'élever depuis la cour, et comme à l'époque, je redoute ce moment où je vais être en retard. *« Excusez-moi, je cherche la 3ème A »*. Dans le hall imposant de ce collège conçu en forme de paquebot, le principal a l'air plus perdu que moi. *« Ils sont en cours de français, c'est au troisième étage. Pardonnez-moi je suis nouveau je ne sais pas encore très bien comment y accéder »*. Devant nous s'élèvent des escaliers qui fuguent dans tous les sens depuis l'atrium. Le lapin d'Alice aux pays des merveilles n'aurait pas trouvé meilleur terrain de jeu que ce collège tout en asymétrie et en vertige.

Après Joséphine, je m'installe à mon tour en résidence nomade et le hasard m'a renvoyée ici, au collège Albert Camus à Rosny-sous-bois. Ce que je n'ai pas osé dire au proviseur c'est que je connais le chemin par cœur. Treize années passées à Rosny-sous-bois dont quatre dans cet établissement scolaire. J'avais quatorze ans et j'en paraissais quatre de moins. C'était dur d'être une adolescente dans un corps d'enfant. Tout me semble plus petit aujourd'hui. Je n'avais pas remis les pieds dans mon collège depuis. J'ai décidé de garder ce secret pour moi aujourd'hui.

J'emprunte la coursive qui rejoint les salles de français. Le passé vient me percuter à nouveau dans un couloir. C'est bien « Madame Husson », ma prof d'Allemand. Je la salue et elle me répond avec un gentil sourire, poursuivant sa discussion avec une collègue de langues. J'entends qu'elle se plaint d'élèves qui font des gargarismes en classe. Elle trace. Elle ne m'a pas reconnue.

Dans la salle des 3ème A ce matin, il y a deux événements marquants. D'abord l'arrivée d'un nouvel élève, « Mehdi ». Sa professeur de français, Pauline, en a été informée le matin-même, au débotté. Il a démissionné d'un CAP de cuisine qui l'a définitivement dégoûté des plats préparés à la chaîne. Dans le cadre d'un parcours individualisé, l'emploi du temps du jeune a été aménagé afin de travailler avec lui une orientation qui pourrait lui plaire.

« Tu n'as pas tes affaires, Mehdi ? » demande la professeur de français.

« Non » répond l'adolescent qui n'a pas même un sac avec lui.

Les autres élèves chuchotent un peu, scrutent Mehdi, puis passent très vite à autre chose. Car le deuxième événement du jour, c'est la présence de Cécile Ladjali, auteure en résidence cette année avec les 3èmes. Elle rend visite aux collégiens pour la seconde fois.

« Les élèves semblent l'apprécier » me souffle leur professeur, ils l'accueillent effectivement dans un silence éloquent.



Cécile est venue avec ses carnets de notes. Une bonne vingtaine de Moleskine sur lesquels elle a posé les mots de son dernier roman, « Illettré », paru en 2016 aux éditions Actes Sud. Durant cette résidence, elle souhaite partager avec les élèves la progression de son travail d'écriture, sans les épargner de ses ratures et de ses doutes.

« Voyez » leur montre-elle, ouvrant une page au hasard du Moleskine. « Les écrivains écrivent comme des cochons ! ». Ça en fait rire quelques-uns dans la salle. Puis elle dévoile l'étape suivante. Des pages A4 du manuscrit, tapé cette fois sur l'ordinateur. Sautent aux yeux des annotations en rouge. « Ce sont des fautes d'orthographe corrigées par ma maison d'édition ».

« Vous ? Vous faites des fautes ? » demande aussitôt un élève.

« Oui je ne visualise pas les mots, je les entends. Les écrivains font souvent des fautes, vous savez » répond Cécile.

« Même s'il m'arrive de les maltraiter, les mots sont ma vie » poursuit-elle, prenant la place du professeur. « *Shab ou la nuit* [son précédent roman paru en 2013] c'est un récit dans lequel je rends hommage à mes parents adoptifs et pose la question de mes origines très complexes, car ma mère biologique est Iranienne », raconte-t-elle tout en déambulant dans la salle. D'une table à l'autre, disposées en petits îlots, les élèves se tordent le cou pour la suivre du regard.

« I-ra-nienne ». J'ignore quelle leçon cherche à me donner le hasard qui m'a parachutée dans cette salle

de classe aujourd'hui. Retourner dans son collège à 33 ans, et qui plus est sur les traces d'un écrivain questionnant son origine « i-ra-nienne ». Car si j'ai passé une bonne partie de mon adolescence en Seine-Saint-Denis, je suis aussi née à Téhéran, mes parents sont tous les deux iraniens et ils ont immigré en France en 1984 avec moi sous le bras. Longtemps j'ai ignoré la véritable raison de notre fuite, ni n'ai interrogé mon origine. Ça n'est qu'au collège, justement, que j'ai commencé à me poser des questions à la suite d'un atelier d'écriture dirigé par la Fondation 93 dans ma classe. Cette association proposait à l'époque à des jeunes du département de s'exprimer dans des articles intégrés aux suppléments de grands journaux comme Le Monde ou Libération... En pleine adolescence, ce travail m'avait ouvert les yeux et j'osais désormais écrire que j'étais « i-ra-nienne ».

« L'écriture sert à avoir moins peur, à recoller ce qu'on ne nous a pas dit », poursuit Cécile, qui a cherché dans les mots ce que son père adoptif ne lui a pas expliqué. « Je suis obsédée par les mots car ma vie a commencé sur un silence ».

Un jeune homme dans la salle fronce les sourcils et sert les doigts.

Cécile et Pauline entament une distribution de carnets auprès des élèves. Eux aussi auront droit à une copie du cahier Moleskine. *« Racontez donc un dialogue entre vous et vous-même ».* Telle est la consigne et tous s'y attellent assez naturellement.

La salle plonge dans un brouhaha plaisant. Une jeune fille rousse noircit pages sur pages, appuyant tantôt sa gomme contre le bout de son nez ou croisant, puis décroisant les jambes, frottant ses baskets blanches l'une contre l'autre. En face d'elle, un collégien joufflu a posé son menton dans le creux de sa main devant sa page blanche, tandis que son voisin rattrape, semble-t-il, les heures de sommeil de la veille.

Se superpose devant moi le même lieu des années plus tôt. Les architectes du collège Albert Camus ont pensé ce bâtiment comme un grand bateau, aussi dans cette salle, les fenêtres épousent parfois la forme de hublots. Quand j'étais élève ici, l'établissement flambant neuf venait de souffler sa première bougie. Il a vieilli, sur les murs aujourd'hui la peinture s'écaille un peu, le plafond est serti de tâches humides. Dans cette même salle de classe un matin de l'année 1998, l'une de mes camarades, Lilly, coupe à la garçonne, écorchée vive et un plus âgée que les autres, vient de renverser une table. Elle ne supporte plus de lancer des piques sans que l'enseignante ne daigne lui prêter attention. Celle-ci l'ignore et fait mine de poursuivre le cours. Nous le savons, Lilly nous l'a dit, la jeune fille lui a adressé plusieurs longs courriers amoureux. Une adolescente qui aime son professeur, une femme qui aime une autre femme. Le passage de Lilly dans notre classe a balayé beaucoup de certitudes dans nos esprits étriqués de l'époque. J'ai suivi cet événement avec beaucoup de curiosité. Des années plus tard, nous avons recherché la trace de Lilly avec l'un de mes camarades de classe et nous sommes tombés sur un avis de décès en serbe sur Google. Nos craintes s'étaient avérées vraies. Il n'y avait pas de doute car la Lilly venait des Balkans.

« C'est vrai je ne suis pas très fière et toi ? ». La jeune fille rousse s'est portée volontaire pour lire son texte à voix haute devant la classe et Cécile Ladjali.

« - Je ne vais pas réussir. C'est un des sauts les plus compliqués en patinage artistique.

- Tu ne t'es jamais dit que c'était à cause de ta taille et de ton poids ?

- Ils me disent que non...

- Tu devrais arrêter car les autres sont meilleurs que toi...

- Tu crois ?

- Et puis tu as peur de tomber n'est-ce pas ?

- Oui j'ai peur, mais chaque chute me rend plus forte »

Plusieurs élèves font de même, parfois tremblants au départ, ou atteints du syndrome du rire nerveux. Une ou deux filles se lancent avec une assurance remarquable. Puis c'est au tour de Cécile de leur faire découvrir un chapitre de son futur roman. Le livre parle de la figure de l'androgynie en Iran, du corps enfant qui se transforme en femme adolescente. Je repense à mes quatorze ans, loin de l'Iran, et à ma camarade de classe Lilly. La sonnerie retentit. Les gamins filent. C'est l'heure de la pause déjeuner.

Découvrez ici [le portrait de Joséphine Lebard et Bahar Makooi](#), journalistes auteures du feuilleton sur ces résidences artistiques et originaires toutes deux de Seine-Saint-Denis.



Résidences artistiques - Le feuilleton Rosny-sous-Bois

Les résidences artistiques en Seine-Saint-Denis, tout un feuilleton ! (volet n°15)

16 mars 2017 •

Partager   

Aujourd'hui, les confidences iraniennes de Cécile Ladjali aux élèves de 3e du collège Albert Camus de Rosny-sous-bois.

EPISODE 15

De quelle couleur est le ciel de Téhéran ?

« Ces jours-ci, je regarde tout comme une fin. Partout où je vais, je me dis que j'y vais pour la dernière fois, que je ne reverrai plus ces paysages. J'essaie de ne garder aucun souvenir. Quand je serai là-bas, je ne veux pas penser au dehors, ça me ferait souffrir. Je vivrai le moment seule avec moi-même... » A l'écran, Mahnaz Mohammadi regarde la caméra et baisse les yeux. Le lendemain, elle franchira la porte d'une prison de Téhéran, où elle doit être incarcérée. Dans ce petit film, diffusé sur Youtube, la comédienne et documentariste iranienne fait sa valise. Un épais sac à dos de randonnée dans lequel elle a pris soin de glisser de nombreux livres de philosophie, un essai sur l'Histoire du droit des femmes et aussi « Gérer sa colère pour les Nuls » en farsi, parce qu'elle ne veut pas céder à ce sentiment qu'elle exècre, raconte-t-elle. Elle vient d'être condamnée à cinq ans de prison pour propagande contre le régime.



Mahnaz aurait-elle imaginé en tournant cette vidéo il y a trois ans, qu'un jour des collégiens de Rosny-sous-bois la regarderaient droit dans les yeux à l'autre bout du monde ? Dans la classe des 3es ce matin, les adolescents l'écoutent s'exprimer en persan. La vidéo est sous-titrée mais le regard de Mahnaz et sa voix qui déraile quand elle avoue que ça va être « difficile » suffisent à les scotcher devant le tableau veleda, où Cécile Ladjali a projeté l'extrait.

La romancière, qui prépare un prochain livre dont l'intrigue se situe dans la capitale iranienne, explique aux élèves qu'elle compte rendre visite à Mahnaz dans moins d'une semaine à Téhéran. « *Je suis très excitée à l'idée de rencontrer cette courageuse réalisatrice* », confie Cécile aux adolescents. La jeune femme a été libérée, mais elle vit sous surveillance étroite depuis.

Moi-même, j'ai rencontré Mahnaz pour la première fois en 2008 à Téhéran, je collaborais alors avec une équipe de la télévision française. Elle était une jeune réalisatrice intrépide, et elle tournait à l'époque un documentaire sur le port du voile. Elle parlait fort, riait fort, souriait fort et ouvrait grand des yeux déjà grands. Ce genre de femme iranienne vous fait sentir toute nulle. Ici, en France, on ne se bat plus vraiment, la plupart de nos droits étant déjà acquis... du moins en apparence. En Iran, à leurs côtés j'apprends à parler fort, rire fort et sourire fort moi aussi. Ça paraît anodin, mais au quotidien, il faut déployer beaucoup d'énergie pour exister. Par exemple, pour s'imposer dans une file d'attente, car le type du guichet est capable de vous ignorer ouvertement, de rester sourd à vos « Excusez-moi Monsieur ! », « Euh... s'il-vous-plaît ! », « Monsieur ? », « Mon ?...sieur ? »... et de s'adresser sous vos yeux écarquillés, sans aucun scrupule, à l'homme placé derrière vous dans la queue. Une fois, une seule, j'ai laissé cela arriver. Le soir venu, j'ai repensé à mes cousines qui supportent ces files d'attente interminables depuis des années. J'en ai tant pleuré que plus jamais je n'ai fermé ma bouche.

Le visage de Mahnaz, comme un rappel, est resté figé sur le tableau veleda de la salle de français depuis le début de l'atelier. « *Pourquoi elle n'essaie pas de s'enfuir au lieu de se rendre ?* » s'étonne Jean-Luc. Le film a suscité des interrogations chez les élèves de 3e, davantage chez les garçons que chez les filles de la classe étonnamment. Adriano, Jean-Luc, Patrick se lancent dans une série de questions : « *Combien de temps va-t-elle passer derrière les barreaux ?* », « *Est-ce qu'elle a peur ?* », « *Les autres prisonniers ils se sont comportés comment avec elle ?* », « *Quel est son plat préféré ?* »... Cécile propose de transmettre à Mahnaz et promet de revenir voir les élèves avec les réponses dans un mois.

La rencontre avec la documentariste iranienne est très importante pour l'auteur. Mahnaz n'est pas simplement réalisatrice, elle est aussi une militante féministe, qui observe et dénonce les conséquences de l'identité sexuelle dans la société iranienne. Or dans le roman de Cécile, le genre de son personnage principal est au cœur de l'intrigue. Elle explique aux élèves qu'elle se pose de nombreuses questions elle aussi, qu'elle a besoin d'une multitude de détails pour nourrir son récit. Combien de kilomètres son héro(ïne) peut-il ou elle parcourir à pied, en pleine nuit, dans cette jungle urbaine ? Où s'arrêterait-il ou elle pour manger ? Quel regard les passants porteront sur ce personnage androgyne ? Ou plus

simplement... de quelle couleur est le ciel de Téhéran ?

Ce dernier détail a accroché les adolescents, qui, le temps d'un travail d'écriture, se mettent à la place de Mahnaz, tout juste sortie de prison.

« Cette lumière m'a éblouie. La lumière de la prison est blanche, comme dans un hôpital. La liberté, je ne la connaissais plus, toutes ces odeurs, mon marché aux épices... » écrit Patrick.

« Les hommes en noir qui sont venus me chercher dans ma cellule. Les portes qui se referment dans un fracas métallique. Mes yeux accrochés aux lampadaires. Le vent de la montagne. » imagine Ilona.

Découvrez ici [le portrait de Joséphine Lebard et Bahar Makooi](#), journalistes auteures du feuilleton sur ces résidences artistiques et originaires toutes deux de Seine-Saint-Denis.

Bahar Makooi

Partager   



Résidences artistiques - Le feuilleton

Rosny-sous-Bois

Les résidences artistiques en Seine-Saint-Denis, tout un feuilleton ! (volet n°22)

19 mai 2017 •

Partager   

Le photographe Marco Castilla a rejoint les 3e du collège Albert Camus à Rosny-sous-bois. Pour cette première rencontre, il se livre et leur raconte son histoire d'amour avec la Tour de Babel.

Épisode 22

Les folies verticales de Marco

Au premier rang, un collégien bondit quand Marco Castilla prend la parole. L'instant d'avant, il avait caché sa tête sous ses bras, la joue collée à la table, engoncé dans la fourrure de sa doudoune à capuche. Dehors il fait froid, dans la classe, le chauffage est brûlant et l'atmosphère propice à se laisser bercer.

« Elle a existé, la Tour de Babel, au sud de Bagdad, à Babylone », raconte le photographe et plasticien, qui reprend aujourd'hui la résidence au collège Albert Camus de Rosny-sous-bois. « Ce sont des esclaves qui ont été chargés de la bâtir. Savez-vous à quoi sert la Tour de Babel ? », demande Marco. « A se rapprocher du paradis », « à prier », « à monter haut pour toucher Dieu », répondent les troisièmes.

Dans un élan mécanique, tous attrapent une règle et tracent un trait pour marquer la séparation avec l'exercice précédent. Dans la salle j'entends les « stylos quatre couleurs » claquer. Accrochés à leur cahier, les collégiens recopient mot à mot ce que Cécile Ladjali a commencé à écrire au tableau. L'auteure est présente aujourd'hui pour passer le flambeau à son acolyte photographe. Les mots défilent à mesure que Marco raconte. « Mésopotamie ». « écriture cunéiforme ». « Nimrod le dompteur de tigre ». Les filles écrivent avec des lettres rondes, prenant le temps d'inscrire d'harmonieux petits cercles sur la barre des « i ». « Nabuchodonosor ». « Etememnanki ».

Celui-là leur pose un sérieux problème. Etememnanki ? C'est le nom d'une « ziggourat ». Une quoi ? Une « ziggourat », c'est un édifice religieux mésopotamien, explique Cécile, amoureuse des mots et amusée par cet enchaînement de lettres qu'elle-même ne parvient pas à prononcer : « Essayez de le dire, c'est un challenge ». « Etememnanki ... Etememnanki » chuchotent quelques collégiens.

Marco, qui projette des photos au mur, passe de Persepolis à Fritz Lang. « Dans *Métropolis*, vous avez des ouvriers qui travaillent comme des chiens pour subvenir aux besoins des riches. Eux vivent dans des jardins suspendus. Fritz Lang s'est inspiré de la Tour de Babel » Les enfants sont un peu housculés par ces bonds temporels, mais ils restent attentifs et continuent de noter.



[Metropolis](#)

Metropolis Bande-annonce VF

L'artiste leur confie ses inquiétudes quant au Babylone d'aujourd'hui. Babylone est en Irak et en Irak, il y a la guerre. Alors les archéologues ne peuvent plus accéder aux sites. Dans les années quatre-vingt-dix, Saddam Hussein s'est fait construire un palais en rognant sur une partie du site. Puis, pendant les deux guerres du Golfe, l'armée américaine a planté sa base devant ce qui aurait pu être la Tour de Babel. Ils l'ont appelé le camp Alpha et ils ont contribué à détruire une partie du site archéologique. « Vous savez, les hommes qui avaient construit cette Tour de Babel parlaient tous la même langue », explique Marco aux adolescents. « Mais Dieu les a punis pour leur orgueil, et aussi parce qu'ils avaient oublié de prier. Alors il décida de les disperser dans le monde et de briser cette langue commune qu'ils utilisaient. Certains voient ça comme une bénédiction : la multiplicité des langues et des cultures créent notre richesse. Mais par ce geste, il instaura aussi la guerre et la discorde ».

« Guerre et discorde » notent les élèves sur leur cahier.



« *Ca vous dit quelque chose, les choux-fleurs de Créteil ?* », poursuit le plasticien. Nanterre, les camemberts de Noisy-le-Grand... il passe en revue les réalisations architecturales phares de la banlieue parisienne. Les tours, ça parle aux collégiens de Rosny-sous-bois. Le collège Albert Camus est niché sur une colline que l'on appelle la Boissière et qui offre plusieurs très beaux points de vue sur l'est parisien. Sur cette colline, il y a une cité que l'on aperçoit depuis l'autoroute A86. Une dizaine de tours beiges et brunes autrefois, ravalées et roses aujourd'hui. C'est dans l'une d'entre elles que j'ai grandi, au quinzième étage précisément. Adolescente, je me souviens avoir passé des heures à observer l'horizon depuis ma chambre, avec des rituels. En fin de journée, depuis la cité de la Boissière, les camemberts de Noisy-le-Grand flambent. Le soleil, qui se couche à l'Ouest se reflète dans les centaines de fenêtres des édifices en forme de cercle. De loin, les deux immeubles noiséens aveuglent et défient quiconque ose les regarder avec trop d'insistance. Je ne suis pas la seule à reconnaître ces constructions : à la vue du cliché, les troisièmes lèvent la tête et acquiescent.

Marco a fabriqué sa propre tour, sa « Tour de Babel ». Elle fait 8 mètres de haut. Au fond de la classe, Mehdi - l'élève arrivé en cour d'année si vous vous souvenez bien - se montre particulièrement désireux d'en savoir plus sur la logistique déployée par l'artiste pour transporter, démonter puis remonter son ouvrage. Les questions fusent : « *Vous la construisez comment ? Combien de cartons vous avez utilisés ? Où avez-vous trouvé tous ces cartons ? Vous les avez achetés ? Mais ça coûte cher ? Elle coûte cher si vous la vendez ? Comment vous la transportez ?* »

« *Je vous montre* », propose Marco. Mais c'est le moment que choisit le soleil pour illuminer la classe et un grand rayon de soleil vient se poser très exactement sur l'écran du rétroprojecteur. La Tour de Babel disparaît sur ce tableau blanc. Les élèves aimeraient la voir. « *Elle sera exposée à l'espace culturel Georges Simenon* », rassure leur professeur de Français.

Découvrez ici [le portrait de Joséphine Lebard et Bahar Makooi](#), journalistes auteures du feuilleton sur ces résidences artistiques et originaires toutes deux de Seine-Saint-Denis.